

La lecture du JOUR est rigoureusement interdite aux imbéciles

LE JOUR

INDÉPENDANT POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Aussi longtemps que les choses iront systématiquement mal, je continuerai systématiquement à dire qu'elles ne vont pas bien - Henri ROCHEFORT

Directeur-Fondateur: Jean-Charles Harvey

Administration et rédaction, 130 est, rue Sainte-Catherine (suite 41), Montréal Case postale 20, Station "N" - Tél. \*Plateau 8471

Rédacteur en chef: Emile-Charles Hamel

La peur des mots, cause de déchéance

L'une des habitudes les plus déplorable... L'effort de guerre du Canada se développe à un rythme constamment accéléré...

AVEC LE SOURIRE

M. l'abbé Pineault nie...

Des personnes qui se fient peut-être trop au témoignage de leurs sens nous ont rapporté que M. l'abbé Pineault, curé de la paroisse du Saint Nom de Jésus, de Maisonneuve, avait déclaré ce qui suit, dimanche matin, au prône de la messe de 7 heures:

Ne lésinons pas avec notre propagande

Au "Grincheux"

En dépit de l'avertissement publié en manchette au haut de notre journal, la rédaction du "Devoir" évidemment continue à le lire, et nous savons gré au "Grincheux" de la publicité gratuite qu'il nous accorde.

Un "maudit Français"

M. Machin-Chouette est un Français qui vit grassement à nos dépens depuis quelques années en distribuant du sopro-nique au quart d'heure dans un patois grotesque.

PROPAGANDE

Pour la consommation intérieure des Français

L'esprit humain est tellement fragile qu'il lui suffit de séjourner quelques moments dans une atmosphère pour en être imprégné et à son insu modifié.

Les jours se suivent...

Il est toujours instructif de relire les petits papiers découpés dans nos journaux à l'époque d'avant-guerre où le fascisme n'était pas encore officiellement l'ennemi, et où, par conséquent, il n'était pas encore imprudent d'en parler sans le maudire.

L'ÉPARGNE



# La tocade de M. Anger

Il y a deux semaines que je garde dans mes notes un article du *Devoir* qui exige une réponse. Dans la colonne de l'actualité du 29 janvier, un individu qui signe Paul Anger entasse des faits controuvés et les assaisonne d'affirmations gratuites. Comme il s'agit d'un sujet qui nous intéresse particulièrement, je me vois forcé de contredire ce brave homme qui s' imagine sans doute être fidèle à la devise de son journal et "faire ce que doit". Les gens peu informés — il s'en trouve peut-être parmi les lecteurs du *Devoir* — croiront qu'il sait de quoi il parle. La conséquence, c'est qu'ils auront sur l'une des manifestations les plus typiques de la démocratie moderne une idée tout à fait fautive.

Paul Anger vient de découvrir les enquêtes d'opinion publique conduites par l'*American Institute of Public Opinion*, appelées souvent les *polls* Gallup, du nom du psychologue qui les dirige, le docteur Gallup. En passant, Paul Anger sait-il que ce Gallup a beaucoup de sang canadien-français dans les veines! Pour moi, ça m'est bien égal, mais pour nos nationaux, ça devrait compter. Sait-il aussi que les doctorats américains dont il se moque sont plus hautement appréciés dans le monde universitaire que les titres de chez nous? J'en connais de ceux-ci qui ont pris naissance par génération spontanée, d'autres qui ont été donnés à des personnes qui se les étaient refusés ailleurs parce qu'elles manquaient de compétence.

Ces enquêtes, qui datent d'au moins cinq ans, il les appelle "la dernière des marottes ou tocades yankees". Et comme il vient d'affirmer en première ligne que "la vie nationale aux Etats-Unis est toujours conduite par une marotte collective (un *fad*)" vous voyez d'ici la situation. Nous sommes vraiment à plaindre d'avoir des voisins si mal équilibrés. Churchill est bien naïf de prendre les Américains au sérieux, et Hitler peut bien s'amuser des déclarations de Roosevelt. Le président trois fois élu par des millions de toqués.

Mais Paul Anger montre quelque part le bout de l'oreille. Ce grand docteur en mille et une questions disparates nous décrit l'agent de Gallup en train de téléphoner aux personnes qu'il est chargé de consulter. "Il a tant de personnes à voir ou à qui téléphoner, nous raconte notre journaliste, il ne peut pas moisir sur place et faire une "bonne journée". C'est alors que sans avoir l'air de rien, voire inconsciemment, il tend la perche. "Vous savez, Missus (ou Mister) Jiggs, j'ai vu dix personnes jusqu'ici, insinue-t-il; elles sont toutes pour l'adoption du bill."

On dirait que Paul Anger a croqué ça sur le vif, quelque part à New-York ou à Chicago. C'est tellement vécu, ça tellement de bon sens pour nos anti-américains qu'ils croient que c'est vrai du tout. Mais les enquêtes des *polls* Gallup ne se servent du téléphone! Jamais ils ne peuvent échanger un iota des questions qu'ils doivent poser! Ces questions elles-mêmes sont exprimées en des termes aussi neutres que la recherche la plus patiente peut les découvrir!

Si ce bon M. Anger veut s'instruire sur cette question qui l'inquiète, je lui conseille de lire toute la collection du "Public Opinion Quarterly" qui paraît depuis janvier 1937 à la "School of Public Affairs" de l'Université Princeton. Il pourra aussi consulter un article du "Bulletin Psychologique" de juin 1940 intitulé "Sampling in Psychological Research". Il y fera des découvertes qu'il pourra ensuite communiquer à ses lecteurs.

Il apprendra d'abord qu'il existe

aux Etats-Unis trois sortes de *polls* scientifiques: le Gallup, le Fortune (du magazine bien connu) et le Crossley. C'est uniquement ce dernier qui se fait par téléphone. On l'emploie au Canada pour vérifier la popularité de certains programmes de radio. C'est le moins sérieux des trois. S'il donne des résultats cependant assez justes, c'est qu'il fait jouer la loi des grands nombres, égalisant ainsi sous une multitude de votes les erreurs qui ne peuvent pas ne pas se commettre dans chaque appel particulier.

Il apprendra également que les directeurs de ces *polls* ont depuis longtemps prévu les dangers possibles de ces votes populaires publiés dans les journaux à la veille des élections. Ils ont étudié leur force d'entraînement à cet esprit grégaire que Paul Anger considère comme inséparable de l'homme moyen. Voyez à ce propos l'étude documentée de Gallup lui-même et de Saul-Forbes Rae de l'Université d'Oxford dans le "Public Opinion Quarterly" de juin 1940. Vos craintes se dissiperont, M. Anger. L'effet de la publication des votes populaires sur l'opinion publique est nul, tout comme la marche du mercure dans le thermomètre n'affecte aucunement la température.

Ces méthodes de mesure de l'opinion publique sont devenues des instruments de recherche dont la précision augmente tous les jours. La Fondation Rockefeller maintient depuis quelques années, à l'Université de Princeton, toute une organisation, dirigée par le docteur Hadley Cantril, qui s'est donné pour but de perfectionner ces techniques et de les appliquer à des problèmes de sociologie expérimentale. Qu'un Paul Anger appelle ces *polls* un *fad* qui tourne rapidement au racket, c'est son affaire. J'espère qu'il ne troublera pas les chercheurs qui s'en servent et qu'il n'influencera pas les philanthropes qui leur baillent des fonds. Pour une fois la science du comportement humain aura fait des progrès sans que nos éteignoirs aient pu l'étouffer.

Les scientifiques ne sont pas les seuls à se servir des mesures scientifiques de l'opinion publique. Dans un pays pratique comme celui de nos voisins, une découverte est vite mise à contribution. Les hommes d'affaires et leurs publicistes ont vite reconnu la valeur de ces méthodes. Bien avant que l'Institut Américain de l'Opinion Publique eût commencé à publier ses résultats, les firmes les plus progressistes avaient basé sur des recherches semblables leurs meilleures campagnes de publicité. C'est même en travaillant pour des entreprises commerciales que les psychologues ont perfectionné leurs techniques. Or en affaires, on le sait, il faut des résultats tangibles et non pas des théories à l'a-priori. Quand une compagnie dépense des milliers de dollars pour une enquête préparatoire à une campagne d'annonce directe ou indirecte, elle prend les moyens de s'assurer si son placement rapporte. Pour qu'une méthode tienne longtemps en affaires, il faut qu'elle paie en dollars et en cents. Or, sachez-le, M. Anger, pendant que vous vous moquez des *polls* qui font galoper votre imagination, les hommes d'affaires réalistes s'en servent ici même. Il y a même des journaux qui ont su en profiter sans le crier sur les toits.

Si nos gens savaient mieux se servir de *fads* comme celui-là, ils auraient moins à se plaindre des méthodes ultra-modernes de leurs concurrents, méthodes que nos endormeurs de profession qualifient dédaigneusement de *rackets*. Anselme BOIS

# "Une vue des choses"

par Jules Romains

Jules Romains reçut un jour, à Paris, une lettre de M. Clifton Fadiman, l'écrivain et critique américain bien connu. Il y rappelait qu'en 1931 les éditeurs de la collection *The Inner Sanctum* avaient publié un gros recueil, intitulé *Living Philosophies*. Ce recueil était dû à une vingtaine de personnalités différentes, choisies comme représentatives de la science, de la littérature, ou de la pensée pure, dans le monde entier. La collaboration de chacune d'elles avait été sollicitée, et définie, à l'époque, dans les termes suivants:

"Nous adressons simultanément cette même demande à un petit nombre d'hommes et de femmes vivants qui passent pour avoir atteint chacun, dans leur propre domaine de pensée, des résultats d'une importance comparable à ceux que vous avez atteints dans votre domaine propre. En bref, nous aimerions obtenir de vous une mise au point de votre credo personnel, autrement dit le dernier état de votre pensée sur le petit nombre de ces grandes questions, ou plutôt de ces mystères, qui continuent à remuer l'esprit de tous les hommes. Ce serait, si nous osions nous servir d'un terme aussi sombre, une sorte de testament spirituel et intellectuel pour notre génération... Ce que nous espérons rassembler ainsi, c'est tout simplement l'expression, par les esprits les plus distingués de notre époque, de leurs convictions les plus intimes, de la perspective totale qu'ils prennent sur les impérissables éternels, et cet ensemble constituera pour les lecteurs réfléchis une donation d'une valeur incalculable."

Le recueil avait eu un grand succès, et avait été réimprimé à plusieurs reprises. Au début de 1938, l'éditeur avait cru le moment venu de préparer un second recueil qui réunirait d'une part les contributions de collaborateurs nouveaux, choisis suivant les mêmes principes qu'en 1931, d'autre part les additions et modifications que les auteurs du premier recueil voudraient apporter à leur credo de 1931. M. Clifton Fadiman, en soumettant le projet aux intéressés, reproduisait les termes de la lettre qui avait servi la première fois.

Jules Romains nous dit que, lorsqu'il reçut cette invitation, il lui apparut qu'elle proposait une difficulté très grande, mais passionnante:

"On s'aperçoit en effet, en y réfléchissant un peu, que rien n'est plus difficile pour un homme voué aux travaux de l'esprit, surtout s'il s'est efforcé dans plusieurs directions, que de procéder au rassemblement de sa pensée, et que de s'obliger à répondre sans délai ni échappatoire, sur les questions fondamentales. Rien n'est plus dangereux aussi. Il va falloir montrer le fond de son sac. Il est si commode de laisser en suspens les questions les plus embarrassantes, d'éviter de confronter ses propres contradictions. Il est si prudent, si habile, de garder, aux yeux d'autrui — un autre qui est en l'espèce le public universel — les bénéfices de l'inspiration, du semi-exprimé, du clair-obscur. La réputation de profondeur ne tient bien souvent qu'à la façon incomplète, incohérente, ou savamment maladroite, qu'on a de présenter des pensées fort ordinaires; et, en notre temps plus qu'en tout autre, combien d'auteurs "profonds", et qui cachent leur jeu, combien de penseurs "profonds", cesseraient brusquement de l'être, s'ils devaient étaler leurs cartes sur la table! Le poker ne se joue pas seulement chez les politiques!"

Ainsi que nous l'apprend sa préface, Jules Romains a accepté l'épreuve aussi honnêtement qu'il l'a pu. Il n'a pas cherché ce qu'il pouvait être avantageux, fût-ce à ses propres yeux, de penser. Il a cherché ce qu'il pensait réellement, à l'heure exacte où il s'interrogeait. Et il ne croit pas possible qu'un homme de 1938, ayant une assez longue et diverse expérience, ayant par rapport à la culture, à la vie, aux courants de son époque une position qui n'est pas exceptionnelle, s'il s'interroge à fond, ne nous apprenne rien qui soit valable sur "l'univers" d'un homme quelconque de 1938; et plus spécialement s'il est Français, sur l'"univers" d'un homme français de cette date.

Quand ce Français se nomme Jules Romains, il devient du plus haut intérêt de savoir quel était son "univers" en 1938.

C'est dans les semaines qui suivirent l'arrivée de la lettre de M. Fadiman que le grand écrivain a effectué ce travail de mise au point. Le recueil parut en 1939, en anglais, à New York, sous le titre: *I Believe*.

Voilà que Romains publie aujourd'hui ce texte en brochure, pour la première fois, dans la langue où il a été écrit, et, par suite de circonstances singulières, dans ce New York où lui était venue l'invitation de l'écrire.

Il avoue que, s'il avait à refaire maintenant l'inventaire intérieur dont il procède, il y aurait déjà quelques petits changements ou glissements à noter. Mais il ajoute que ses corrections ne porteraient guère que sur des nuances; et après avoir dit qu'il serait peut-être aujourd'hui plus brutal dans certaines conclusions, plus amer dans certains jugements, plus sombre dans certains pronostics, il conclut: "Et je n'aurais pas forcément raison. L'atmosphère présente est trop chargée d'émotions pour favoriser un exercice tout à fait serein de la pensée. Il vaut sans doute mieux que je remette mes corrections à plus tard; pour quand elles seront à la fois plus assurées et plus nombreuses..."

Que dire, à présent de cette *Vue des choses*? Les emprunts faits à la préface renseignent fort complètement et fort exactement sur le genre du livre. Juger les idées qu'avait Jules Romains en 1938? Je m'en sens bien incapable... Et que citer qui ne soit vain lambeau, de ces pages remplies d'une pensée concise et dense, où tout est essentiel?...

Reconnaissons avec l'auteur que "rien n'est plus difficile pour l'homme, même exercé, que de bien tenir compte, à un moment donné, de tout ce qu'il pense". Romains n'est ni un sceptique, ni un

peessimiste. Voici en quels termes il nous le dit lui-même:

"Je ne suis pas un sceptique. En effet, je ne crois pas l'esprit capable d'arriver sur aucun point à une vérité absolue et définitive; je crois même qu'après s'être approché de la vérité, il peut s'en écarter pour un temps. Mais je crois qu'au cours des temps il s'en approche de plus en plus, à la seule condition que la civilisation ne soit pas interrompue par une catastrophe. Ce qui est déjà une manière d'optimisme."

Dans le domaine scientifique, il estime que c'est l'expérience qui a toujours le dernier mot. Et il rappelle la lutte qu'il a dû soutenir contre la science officielle à propos de ses travaux sur la vision extrarétinienne.

Quand on parle de l'unanimité, l'on se borne d'ordinaire à désigner par là une étude privilégiée de la vie des groupes humains, et des relations entre l'individu et les groupes, spécialement par les moyens de la littérature. Romains a toujours accordé la plus grande attention aux groupes humains.

"J'estime en effet, dit-il, que l'aventure de l'humanité est essentiellement une aventure d'individus aux prises avec des groupes, ou encore aux prises les uns avec les autres dans des conditions qui mettent constamment en jeu leur aptitude à former des liens multiples, de véritables enchevêtrements biologiques, et aussi leur aptitude à se défendre contre les forces de "dépression", spirituelle et matérielle, que les groupes ou collectivités de divers ordres exercent à l'égard de l'individu."

L'auteur des *Hommes de Bonne Volonté* croit, à ce propos, qu'on ne doit pas craindre de rechercher, ailleurs que dans les abstractions et les métaphores, le lien organique:

"Cette recherche patiente et minutieuse du lien organique, à tous ses degrés depuis le plus faible, c'est en somme l'essence de l'unanimité, qui est en effet bien moins une doctrine qu'une recherche."

Voici les reproches que formulait Jules Romains, en 1938, à l'égard des dictatures, tant d'extrême-droite que d'extrême-gauche:

"Je déplore que la contrainte, l'abstraction juridique, le mécanisme oppressif des institutions, l'Etat, Ty emportent de beaucoup sur la spontanéité sociale, sur le plaisir collectif, sur la diversité de la vie."

Il trouve excellent que chaque génération ait le souci et l'amour de l'avenir. Mais il est tout à fait hostile à l'idée qu'une génération se sacrifie pour les suivantes:

"L'histoire a toujours montré que c'était un marché de dupes. Un tel sacrifice n'a aucune raison de ne pas se répéter ou se reporter indéfiniment, si bien que toutes les générations successives se sacrifieraient jusqu'à la consommation des siècles, au profit d'une génération toujours future, c'est-à-dire au profit d'un mythe dévoté. Cet avenir-Moloch (...) a l'inconvénient d'autoriser toutes les erreurs du fanatisme, en les débarrassant à la sanction de l'expérience. Le présent a ses droits, et ses devoirs envers lui-même. Les époques les plus sages — ou les moins folles — ont été celles qui ont d'abord pensé à elles-mêmes. Elles ont, d'ailleurs, et du même coup, mieux travaillé pour l'avenir que les autres, en lui léguant non des procès à réviser, des vengeances à liquider, ou des ruines à reconstruire, mais un certain apprentissage de bonheur. Ajoutez que l'oeuvre de la contrainte est rarement durable. La génération suivante, dont on a cru préparer le bonheur en immolant le sien propre, n'a d'ordinaire rien de plus pressé que de défaire ce que vous avez fait."

Jules Romains croit à la valeur permanente du principe démocratique, et des institutions fondamentales de la démocratie: comme le gouvernement issu d'assemblées librement élues et contrôlé par elles, ainsi que par une opinion formée aussi librement que possible, dans un respect absolu de la personne humaine: ..

"Les régimes démocratiques sont certainement les seuls qui laissent à la vie unanime et à la foi spirituelle toutes leurs chances; grâce auxquels aussi l'unanimité de fait qui se développe dans les masses peut être préservée de déviations barbares et se laisser peu à peu imprégner par la raison."

Le livre ne finit pas ici, et nous continuons de pénétrer la pensée de l'écrivain à mesure que nous avançons dans la lecture d'*Une Vue des choses*. Je veux pourtant que cette profession de foi démocratique soit la dernière citation que j'y emprunte. Je ne saurais suivre Romains sur tous les terrains où il nous entraîne...

Jules Romains est de ceux à l'égard de qui l'on ne saurait demeurer tièdes ou indifférents. On l'aime ou on le déteste. Dans les deux cas, il importe de connaître la somme de ses pensées; dans les deux cas, il faut lire *Une Vue des choses*.

Ce texte d'un intérêt unique, et fort élégamment présenté, est publié par les Editions de la Maison Française, de New York.

E.-Ch. HAMEL

# LES CONCERTS

Nathan Milstein  
aux Concerts  
Symphoniques

Le célèbre violoniste, Nathan Milstein, qui sera le soliste invité aux Concerts Symphoniques, mardi prochain, est né à Odessa le 31 décembre 1904. Il survécut à la révolution et à l'âge de dix-neuf ans il fit une tournée en Russie, accompagné d'un ami intime de son père qui était destiné à devenir un des plus grands pianistes de sa génération, Vladimir Horowitz. Obligé de quitter la Russie en 1925, il se réfugia à Paris après avoir abandonné tout ce qu'il possédait et compris son vœu. Il fut cependant bientôt engagé pour un concert de début alors qu'il joua un Stradivarius. Ce concert obtint un tel succès qu'il fut immédiatement engagé pour une tournée de concert européenne. Il fit son début américain en 1929 avec l'orchestre de Philadelphie sous la direction de Leopold Stokowski et il a depuis fait une tournée nord-américaine. Tenu en haute estime par les chefs d'orchestre il a été soliste dix fois invité avec seize des plus grands orchestres américains. Nathan Milstein jouera deux concertos avec l'Orchestre des Concerts Symphoniques qui sera dirigé par l'éminent chef de l'Orchestre symphonique de Toronto sir Ernest MacMillan.

Plusieurs se rappelleront l'inoubliable récital que Milstein donna à Montréal l'an dernier sous les auspices du Ladies Morning Musical Club. Le 25 février prochain il jouera le concerto de "Vieux-Temps" et la "Symphonie Espagnole", de Lalo.

Montreal Women's  
Symphony Orchestra

Bien que le Montreal Women's Symphony Orchestra n'existe que depuis moins d'un an, il a déjà accompli un travail remarquable. Au cours de la saison dernière, il a donné avec succès trois concerts. La belle exécution que l'on a donnée des oeuvres au programme a valu à Mlle Ethel Stark les félicitations enthousiastes d'autres chefs d'orchestre. La haute qualité des concerts, aussi bien que le progrès accompli, a été l'objet de chauds éloges.

Quelques personnes ont prétendu qu'il y avait trop d'orchestres à Montréal. Mais ne serait-il pas honteux que la métropole du Canada ne puisse supporter sans reproche trois orchestres symphoniques?

Aux yeux de certains, aussi, l'idée d'un orchestre féminin présente un certain ridicule. Dans cette province, où les femmes ont eu tant de difficulté à s'affirmer, dans quelque domaine que ce soit, quelle meilleure réponse donner au grincement qu'un orchestre féminin dirigé par une femme?

Jusqu'ici, l'orchestre a vécu de ses propres ressources, et en temps normal, il continuerait de le faire. Mais la guerre a entraîné des conditions difficiles, quant au coût des instruments et des partitions, et quant aux moyens de se les procurer. Contrairement aux autres orchestres, le Montreal Women's Symphony ne dispose d'aucune bibliothèque musicale. L'orchestre a un urgent besoin de fonds.

Les membres de cet orchestre ont décidé de dégager leur directrice, Mlle Stark, de toute responsabilité, et de lever des fonds selon leur propre manière. Au cours des prochains mois, une série de "parties" tant musicaux que récréatifs aura lieu chez les divers membres de l'orchestre. Chaque invité devra fournir une certaine somme pour venir en aide à l'orchestre. On demande également des souscriptions des personnes qui ne sont pas membres.

Mme R. T. Lafond, 222 Melville Ave. (Wilbank 7593) est en charge de l'"Entertainment Committee", et répondra avec plaisir à toute information concernant cette levée de fonds.

Le prochain concert  
du Montreal Orchestra

Shura Cherkassky, pianiste européenne de renom, sera le soliste au prochain concert du Montreal Orchestra, dimanche prochain, 23 février, au His Majesty's. En l'absence du directeur habituel de l'orchestre, Douglas Clarke, actuellement malade, Bernard Naylor sera le chef d'orchestre invité.

Alors qu'il accomplissait une tournée européenne, en 1936, Cherkassky avait été engagé pour jouer avec le Montreal Orchestra. Mais, ayant décidé de demeurer en Europe, il réstia cet engagement. Au cours de tournées en Europe et en Orient ce pianiste a connu plusieurs éclatants succès. Quand il est revenu en Amérique, récemment, Cherkassky a été immédiatement engagé pour jouer avec le Montreal Orchestra.

Né à Odessa en 1911, Shura Cherkassky reçut sa première formation musicale de sa mère, elle-même une pianiste de concert. A 14 ans, il fut accepté comme élève par Josef Hofmann et, plus tard, entra au Curtis Institute of Music de Philadelphie. Le jeune pianiste a été entendu pour la dernière fois en Amérique quand il a joué au Town Hall de New York en février 1936, juste avant de s'embarquer pour l'Europe.

Voici le programme complet du concert de dimanche: le Troisième Concerto brandebourgeois de Bach, en Sol, par orchestre à cordes; la Cinquième Symphonie, en Si bémol, de Schubert; le Premier Concerto en Si bémol mineur de Tchaikowski, avec Shura Cherkassky au piano; l'Ouverture de la Flânée vendue de Smetana.

Zara Nelsova

violoncelliste canadienne, au programme du concert de vendredi soir.

C'est vendredi soir le 21 février que le quatuor à cordes McGill donnera, sous les auspices de la Société des Festivals de Montréal son cinquième concert de la saison.

Zara Nelsova, célèbre violoncelliste canadienne sera présentée à ce concert. Enfant prodige, douée d'un sens artistique peu commun et d'une sensibilité musicale insuïtée Nelsova n'avait que cinq ans lorsqu'elle commença l'étude de la violoncelle. L'enfant précoce était si petite que son père accordant aux supplications de la fillette fit fabriquer un instrument spécial à son usage. Lord Bamberbrook s'intéressant à la jeune artiste la fit venir à Londres. C'est là que, sous l'égide des maîtres Nelsova se perfectionna. Elle devient très vite une célèbre violoncelliste et une favorite des grands auditeurs européens.

Voici le programme qui sera interprété vendredi par le quatuor à cordes McGill et l'artiste invitée Zara Nelsova. 1) Quatrième, la mineur ..... Brahms 2) Sérénade Italienne ..... Hugo Wolf 3) Quintette, do majeur ..... Schubert

Ce concert aura lieu dans le salon Prince de Galles de l'Hotel Windsor à huit heures quarante cinq précises. On peut assister à ce concert en se procurant des cartes d'admission au bureau 365 Hotel Windsor, téléphone Belair 2234.

Le cycle de  
Beethoven

Les Concerts Symphoniques de Montréal demandent à tous ceux qui désirent réserver des places pour le cycle des neuf Symphonies de Beethoven, qu'ils écrivent ou téléphonent dès maintenant aux bureaux de la Société à l'Hotel Windsor. Ce cycle donné en quatre soirs, le 29 avril et les 2, 6 et 9 mai prochains sous la direction de l'éminent chef d'orchestre belge Désiré Defauw, promet d'être l'une des fêtes musicales les plus brillantes dans les annales de la musique au Canada.



## ANTOINE VOYER "Le Grand Voyer"

Antoine (Le Grand) Voyer était connu au début du siècle dernier, à Montréal, pour la gentillesse et l'esprit de justice qui s'alliaient, chez lui, à une grande force physique. Un jour, d'une seule main, il mit hors d'une auberge une bande de matelots tapageurs. Une autre fois, avec un poids de cent livres dans chaque main et aidé du puissant Montferrand, il mit en pièces la porte d'un bureau de votation illégalement fermée à clé. Lui-même et un ami, armés de timons de fourgons, dispersèrent un peloton de soldats qui maltraitaient un vieillard. Pour finir, Voyer donne une raclette à cinq d'entre eux. Quand, lors des élections qui mirent aux prises le docteur Tracy et sir Stanley Bagg, en 1832, Bill Collins, un chef de bande, vint l'attaquer pour l'empêcher de voter, Voyer le tua d'un coup de poing. Il fut acquitté parce qu'il avait frappé en état de légitime défense.

Même dans le bon vieux temps — comme aujourd'hui — le gin de Kuyper était le grand favori.

10 ONCES	\$1.05	26 ONCES	\$2.40	40 ONCES	\$3.45
----------	--------	----------	--------	----------	--------

Distillé et embouteillé au Canada sous la surveillance directe de John de Kuyper & Son, Distillers, Rotterdam, Hollande.

# GIN de KUYPER

MAISON FONDÉE EN 1695

"ÉCOUTEZ, MON AMI. Il n'y a qu'une raison pour laquelle Picobac connaît une plus forte vente que tout autre tabac à pipe au Canada: c'est celui que les hommes aiment le mieux! Mais pourquoi? Ah, pour bien des motifs. D'abord, c'est un tabac toujours doux, frais, agréable à fumer. Puis il est économique. Enfin, point très important, il possède une saveur et un arôme bien à lui. Je parie que vous l'aimerez vous aussi plus que tout autre tabac."

BLAGUE HERMÉTIQUE COMMUNE, 10c et 15c  
BOÎTE MÉTALLIQUE "LOK-TOP" de 1/2 livre - 65c  
Mis aussi en boîtes métalliques pour le souvet.

# Le Tabac Picobac

IL A BON GOÛT DANS LA PIPE

"AUJOURD'HUI NOUS SOMMES TOUS AU FRONT"

Obtenez vos CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE

A L'AFFICHE

MONTREAL
Capitol: "Virginia".
Imperial: "Tin Pan Alley".
Loews: "The Philadelphia Story".

QUEBEC
Cinéma de Paris: "Battement de Cœur".
Maxim's: "Le Chasseur de chez Maxim's".

SHERBROOKE
Cinéma de Paris: "Le Maître de Forges".

TROIS-RIVIERES
Cinéma de Paris: "Je l'Attendrai".

ST-HYACINTHE
Corona: "Berlingot & Cie".

ST-JEROME
Rex: "Marseille mes Amours".

THEATRES ET CONCERTS
Monument National: Les Variétés Lyriques présentent: "LA MARGOTON DU BATAILLON".

"Dernière Jeunesse"
Le grand artiste français Raimu nous revient en vedette dans "Dernière Jeunesse".

"The Philadelphia Story"
Katharine Hepburn a créé le premier rôle féminin de sa pièce "The Philadelphia Story".

CINÉMA de PARIS
TROISIEME SEMAINE
SPECTACLE de MONSIEUR de MONTREAL
Victor FRANCOIS
FRANCOIS
FRANCOIS
FRANCOIS

ST-DENIS
SAMEDI
RAIMU
Dernière Jeunesse
avec JACQUELINE DELUBAC et PIERRE BRASSEUR

CINÉMA de PARIS
TROISIEME SEMAINE
SPECTACLE de MONSIEUR de MONTREAL
Victor FRANCOIS
FRANCOIS
FRANCOIS
FRANCOIS

ST-DENIS
SAMEDI
RAIMU
Dernière Jeunesse
avec JACQUELINE DELUBAC et PIERRE BRASSEUR

La Comédie de Montréal
PRESENTE
"La Tosca"
Comédie dramatique en 5 actes

Aux Comédiens Associés: "Francillon"

Vu qu'un dramaturge n'est pas nécessairement un écrivain... le petit gosse à papa Dumas s'avisa, un jour, d'écrire du théâtre.

Comme ils avaient du "génie", ils réussirent merveilleusement. (On réussit toujours avec du "génie").

Voilà pourquoi on retrouve, cette semaine, "Francillon" sur la scène du théâtre Arcade.

A la rigueur, je veux bien admettre que l'auteur de la pulmonologie "Dame aux Camélias" ait le don du dialogue.

Je ne sais pas si le spectacle a plu au public, mais je me demande quel dixième miraculeux cette perle du répertoire de la Comédie-Française a bien pu ingurgiter pour survivre jusqu'à nos jours.

Les membres de la troupe ont cependant eu beaucoup de mérite à tenir des rôles aussi artificiels avec vraisemblance et aplomb.

Le prochain spectacle des Comédiens Associés sera "La Belle Aventure", de de Flers et Caillavet.

The Montreal Orchestra
Chef d'orchestre Douglas Clarke
Dimanche, 23 février

Sita Riddez
Jacques Auger
Albert Dugasne
Fred Barry

Aux Variétés Lyriques



La Directrice (AURORE ALYS) et Mlle Foulne (PHILINE SAURIOL) en charge de la pension Verdurette.

THÉÂTRE:

L'Art pour l'art et l'art pour l'or...

Le théâtre connaît cette année, à Montréal, une recrudescence sans précédent. Plusieurs nouvelles troupes ont été fondées et chacune présente des spectacles plus ou moins intéressants.

Il serait peut-être arbitraire et imprudent d'émettre une opinion, actuellement, mais un fait existe toutefois: celui de l'activité.

Evidemment le théâtre s'adresse au grand public, et comme tel, il est un art essentiellement populaire.

On croit volontiers, de prime abord, que pour attirer la foule il faut lui présenter des grimaces et des courbettes, des coups de poings et de la gaudriole.

Je demeure convaincu, avec Edmond Sée et tout le monde... qui pense comme lui, que l'éducation du public au théâtre est chose relativement facile.

Félix R. Bertrand,
Pour la seconde fois dans sa carrière, Félix R. Bertrand, musicien très connu de notre ville, a reçu l'offre de devenir organiste et maître de chapelle d'une cathédrale du Nouveau-Brunswick.

Il y a donc une certaine façon de rendre le public pour l'amener à s'intéresser à des oeuvres de qualité.

Au His Majesty's

Night Must Fall

Emlyn Williams se livre à une bien curieuse étude psychologique dans sa pièce Night Must Fall.

Mais il y a aussi Olivia Grayne, cette demoiselle encore jeune, sans qu'on puisse cependant l'appeler une jeune fille.

Par ailleurs, il est prouvé que c'est l'interprétation plutôt que la qualité d'une oeuvre qui en fait le succès.

Alors-donc prétendre maintenant, que pour vivre, une troupe doit nécessairement fournir à son auditoire des coups de revolver et de la gaudriole!

Voilà donc pourquoi l'organisation d'une troupe n'est pas une industrie de gens d'affaires et de financiers.

Ladies' Morning Musical Club
QUATUOR MCGILL
Le comité du Ladies' Morning Musical Club est heureux de faire entendre à ses membres au concert régulier du 27 février à 11 heures de l'avant-midi.

Félix R. Bertrand,
Pour la seconde fois dans sa carrière, Félix R. Bertrand, musicien très connu de notre ville, a reçu l'offre de devenir organiste et maître de chapelle d'une cathédrale du Nouveau-Brunswick.

CONCERTS Symphoniques
Mardi soir
25 FEVRIER
Chef d'orchestre: Sir Ernest MacMillan

LA MARGOTON DU BATAILLON
MARTHE LAPORTE-AURORE ALYS - MARCELLE GIL - ADRIEN LACHANCE



Les centenaires donnent d'innombrables raisons pour expliquer leur longévité! Et pas mal d'entre eux attribuent leur santé robuste à la bière.

Sita Riddez dans le rôle de Tosca

Depuis sa création au théâtre de la Porte-Saint-Martin, "La Tosca", pièce en cinq actes de Victorien Sardou, a eu un succès persistant.

Ce drama, que présentera la Comédie de Montréal au Monument National les 27 et 28 février, les 1er et 2 mars en soirée, les 27 février et 2 mars en matinée, est une oeuvre d'une extraordinaire puissance.

Dans ce rôle, que créa Sarah Bernhardt, Mlle Sita Riddez trouvera toute la latitude voulue pour manifester l'émotion profonde que lui ont reconnue, depuis son arrivée, les auditeurs de la radio.

Palace
Kitty Foyle
Dennis Morgan James Craig

Loews
Katharine Hepburn
The Philadelphia Story
James Stewart James Cagney Ruth Hussey

Capitol
Madeleine Carroll
Fred MacMurray
Stirling Hayden

Princess
Dulcy
Sothern
Cooper - Granville - Reynolds

Les Variétés Lyriques présentent
Olivette Thibault
Lionel Daunais
La Margoton du Bataillon

# À TRAVERS L'ACTUALITÉ MONDIALE

avec  
**Jean Le BRET**

## Le Siècle de l'Amérique

La popularité croissante du grand magazine américain "Life" lui a rapidement assuré une circulation considérable aux Etats-Unis, et par tout le continent nord-américain. Comme un même numéro passe généralement par les mains de plusieurs personnes dans une même famille, il ne doit pas être exagéré de dire que "Life" atteint plus de cinquante millions de lecteurs par semaine, ce qui en ferait le plus puissant instrument de diffusion qui soit au monde, parce que le texte et l'image ont un effet plus persistant que la publicité parlée.

Quand un tel organe se met au service d'une idée ou d'une cause, celle-ci devrait y gagner une impression énorme sur l'opinion publique, surtout quand à la force de diffusion vient s'ajouter le mérite propre de la cause ou de l'idée.

C'est le cas d'un article que vient de publier "Life" dans son numéro du 17 février, sous le titre "Le Siècle de l'Amérique", et signé de son éditeur lui-même, M. Henry R. Luce. M. Luce est aussi éditeur de "Time". Il dirige avec succès l'un des plus brillants et des plus complets états-majors de journalistes et de reporters qui soit au monde. M. Luce, qui sait et qui pense, n'écrit pas souvent de sa propre main, mais quand il prend la peine de le faire, c'est qu'il a un message à dire, que des millions liront, et qu'il convient qu'on entende.

Nous sommes à une heure grave de l'histoire de l'humanité, la plus grave peut-être, qui va décider du sort de la civilisation. Ce n'est plus un conflit simplement politique ou économique que nous vivons; ce n'est plus une guerre d'intérêts ou d'ambitions impérialistes que nous faisons. Nous sentons tous, plus ou moins confusément, que l'enjeu est supérieur, qu'il s'agit de savoir s'il vaudra encore ou non la peine de vivre. Pour justifier le combat formidable, il faut qu'il ait un sens; pour qu'on le livre et qu'on le gagne, il faut que la paix qu'il nous vaudra ait un sens aussi. C'est ce sens que M. Luce essaie de dégager, en termes nets et précis, et il y parvient avec une compréhension des faits et une largeur de vues tout à fait remarquables.

Ce sens de la guerre et de la paix, c'est l'Amérique qui doit le donner au monde, comme il lui appartient de prendre la direction du monde. Ayant ainsi magistralement démontré cette nécessité inéluctable, M. Luce brosse de l'avenir une vision prophétique et grandiose, qui inspire à chacun le désir d'y contribuer, d'apporter sa pierre si modeste fut-elle à l'édifice de la civilisation nouvelle.

M. Luce constate que les Américains aujourd'hui sont malheureux, parce qu'indécis. Ils sont nerveux, déprimés ou apathiques.

Les Anglais, eux, sont calmes. C'est qu'ils ont pris leur décision et qu'ils n'ont plus de choix à faire. Toutes leurs fautes des vingt dernières années, toutes les stupidités et tous les échecs, dont ils partagent la responsabilité avec les autres démocraties, sont maintenant du passé. Ils n'en sont plus obsédés parce qu'ils sont confrontés par le devoir suprême: se défendre et survivre!

Pour les Américains, c'est différent. L'assaut n'est pas pour aujourd'hui, ni pour demain. Mais ils sont confrontés par une tâche presque aussi difficile, par le grave problème des primordiales décisions qui s'imposent.

M. Luce montre aux Américains qu'en fait ils sont déjà en guerre, qu'ils le veulent ou non. Hitler le sait, et bien des Américains ne veulent pas encore en convenir. La présence seule d'une ambassade allemande à Washington, en cette heure de crise, illustre bien le trouble et la confusion des esprits aux Etats-Unis. Voulez-vous réaliser que vous êtes en guerre, demandez-il à ses compatriotes? Essayez donc d'en sortir. Vous ne le pouvez que par une victoire nazie. Est-ce là ce que vous voulez? Et l'Angleterre battue, votre tour viendra. Alors?...

Alors, puisque nous sommes en guerre, pourquoi nous battons-nous, demande M. Luce? C'est à nous, Américains, qu'il appartient de le définir, et l'Angleterre acceptera certainement notre définition. Elle ne peut, ni ne veut, faire autrement; en fait, elle a déjà consenti; les propos et les notes de M. Churchill impliquent son accord tacite. "The Economist", de Londres, a déjà écrit et répète encore: "Si une association étroite et permanente de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis est conclue, un pays insulaire de cinquante millions d'habitants ne peut s'attendre à être le principal associé... le centre de gravité est en Amérique... nous ne pouvons déplorer ce développement historique; nous devons nous sentir fiers que le vieux cycle, dépendance, inimitié, indépendance, fasse place à une nouvelle interdépendance."

La seule façon de régénérer la démocratie, de la rendre effective, c'est de l'envisager en fonction d'une économie internationale vitale et aussi d'un ordre moral international. Nous pouvons, et nous devons, dit encore M. Luce, faire de Franklin D. Roosevelt notre plus grand Président. Sous lui et avec lui, nous pouvons tuer l'isolationisme, comme nous avons tué l'esclavage; nous pouvons bâtir un internationalisme américain, qui sera aussi naturel à notre époque que l'avion ou la radio. En 1919 nous avons eu et perdu l'occasion de prendre le gouvernement du monde; aujourd'hui, avec notre concours à tous, Roosevelt doit réussir où Wilson a échoué.

Il n'est impossible de résumer ici, ou même de donner une idée suffisamment complète de la thèse et des arguments de M. Luce.

Tous ceux qui en notre pays sont capables de pensée et de réflexion, tous ceux qu'angoissent les troubles et les risques de l'heure présente, qui ressentent en leur conscience l'impérieux besoin de contribuer, même modestement, à sauver l'humanité, tous ceux-là doivent lire "Le Siècle de l'Amérique", lire et méditer l'article de "Life".

Je veux cependant signaler encore que M. Luce fait allusion au cours de son exposé au projet de fédération mondiale "Union Now", dont "Le Jour" a déjà à plusieurs reprises entretenu ses lecteurs. "Ce projet", dit M. Luce, "conçu et proposé par un Américain, démontre que les Etats-Unis et la Grande-Bretagne devraient prendre l'initiative de la création d'une nouvelle et large union fédérale des peuples. Son plan pourrait bien conduire à la solution de nos problèmes. Aucun Américain qui pense n'a fait son devoir envers son pays et la société tant qu'il n'a pas lu et médité le livre de Clarence Streit, "Union Now".

Depuis trois siècles, conclut M. Luce, notre continent a bouillonné d'initiatives fécondes et magnifiques, rendues possibles par le triomphe de la liberté. C'est dans le même esprit que chacun de nous, dans la limite de ses moyens mais avec la plus grande largeur de sa vision, est appelé à participer à la création du premier grand siècle américain.

## La Bataille Navale

TIME fait justement remarquer qu'à l'exception de la déroute de l'Armada espagnole, et de la rencontre du Jutland, toutes les batailles navales décisives dans l'histoire de l'Europe ont été livrées en Méditerranée.

C'est encore là que depuis des semaines se déroule le combat acharné qui, par le nombre des unités et des équipages engagés, sa durée et l'importance de ses résultats, sera peut-être la plus grande bataille navale de tous les temps. Et l'action semble devoir atteindre bientôt son point culminant.

A côté de la bataille de 1941, celle de Salamine (480 avant notre ère), qui inspira Eschyle, ne fut qu'un parade spectaculaire où Xerxès, sur un trône d'or et entouré d'une cour fastueuse, put de la rive assister à l'effondrement de son rêve de conquête, et voir dans un bras étroit de mer bleue, en face d'Athènes, 400 trirèmes grecques légères démolir 800 vaisseaux perses trop gros pour y manoeuvrer.

A côté de la bataille de 1941, celle d'Actium (31 avant notre ère), où Antoine essaya d'arracher à Octave Auguste l'empire de Rome, ne fut qu'une farce pathétique, qu'acheva la fuite éperdue d'Antoine vers l'Egypte, dans le sillage des galères de Cléopâtre, et que chanta Hérode :

... et, sur elle penché, l'ardent  
[Imperator  
Vit dans ses larges yeux, étolés  
[de points d'or,  
Toute une mer immense où  
[fuyaient des galères."

A côté de la bataille de 1941, celle de Lepante, au 16ème siècle, qui donna la suprématie aux Chrétiens sur le Turc infidèle, ne fut qu'un engagement, épi- que mais simple, une série d'abordages héroïques où deux cents galères chrétiennes coulèrent ou capturèrent un nombre égal de galères turques. Cervantès y eut la main gauche mutilée d'une balle de mousquet, pour la plus grande gloire de la droite qui écrivit "Don Quichotte".

Les batailles de Nelson, Aboukir (1798) qui détruisit les ambitions orientales de Napoléon, et Trafalgar (1805), qui ruina son rêve de domination européenne, la première près de Suez, la seconde près de Gibraltar, illustrèrent l'adolescence de la puissance britannique aux temps des frégates à voiles. C'est l'esprit de Nelson qui inspire encore la Marine Royale où se sont perpétués le mot d'ordre glorieux: "L'Angleterre compte que chacun fera son devoir"; et le testament du héros mortellement blessé: "Grâce à Dieu, j'ai accompli ma tâche".

La bataille de 1941, sauf par l'esprit qui l'anime et les éternelles contingences de la mer, ne ressemble plus guère aux épopées d'Aboukir et de Trafalgar. Elle est sans précédents, par son échelle d'abord. Elle couvre toute la Méditer-

Ces commentaires sur les grands événements de la semaine ont été rédigés tout spécialement pour les lecteurs du JOUR d'après les meilleures sources d'informations canadiennes et américaines.

ranée et envahit même ses côtes. Elle dure depuis huit mois et son intensité ne fait qu'augmenter. Elle engage toutes sortes de vaisseaux, du canot automobile rapide au puissant cuirassé, et un élément nouveau: l'avion. Elle met en jeu le sort du monde entier et jusqu'à la philosophie de l'humanité. Elle met à l'épreuve la puissance maritime fondamentale de la Grande-Bretagne.

La bataille de la Méditerranée commença quand, au 10 juin 1940, Benito Mussolini partit en guerre, croyant que son équipe avait déjà gagné. Comme la Méditerranée est fermée aux deux bouts par deux forteresses britanniques, et resserrée en son milieu par les détroits de Sicile, la bataille se trouve naturellement divisée en deux sphères principales d'action, la Méditerranée orientale et la Méditerranée occidentale.

A l'ouest, la capitulation de la France privait presque tout de suite la Grande-Bretagne des bases de Toulon et de la Corse, de Bizerte, Alger et Oran, et laissait ouvert par le flanc le bassin oriental. Obligée de se garantir contre une manœuvre possible de l'Allemagne sur la flotte française, l'Angleterre dut se résoudre à l'opération douloureuse de Mers-el-Kébir, près d'Oran, où deux cuirassés et un croiseur français furent coulés par l'escadre de l'Amiral Somerville. La Marine royale ne dispose plus maintenant que d'une base navale majeure dans le bassin occidental, c'est Gibraltar, dont le Roc est menacé par l'Espagne au nord, par les canons allemands à Algésiras et les canons italiens à Ceuta, sans parler du reste de la flotte française à Toulon, dont la disposition finale est loin d'être sûre. La flotte britannique de la Méditerranée occidentale doit donc rester toujours sur le qui-vive, prête à toute éventualité, en dehors de ses missions de patrouilles, d'escortes, de blocus et de convois.

C'est ainsi qu'en dépit des mines, des sous-marins, des avions et des batteries côtières, elle alla récemment attaquer le grand port italien de Gênes, et en bombarder les installations de 300 tonnes d'obus, sans subir d'autre perte propre que celle d'un avion de reconnaissance. La flotte italienne, concentrée à la base militaire de La Spezia, à 60 milles de là, ne se montra pas. L'affaire de Gênes est un avertissement aux Allemands que l'Angleterre s'opposera à toute tentative d'expédition maritime contre l'Afrique du Nord, qu'elle vienne des ports italiens ou français.

Dans le bassin de la Méditerranée orientale, la bataille s'engagea par la saisie à Alexandrie d'une autre partie de la flotte française, un cuirassé, quatre croiseurs et de plus petites unités. Et, comme à Gibraltar, les vaisseaux britanniques montèrent la garde à l'entrée du canal de Suez. Sur terre, l'Italie esquissa contre le canal une attaque en pinces, s'emparant de la Somalie anglaise, occupant des avant-postes au Soudan et avançant en Egypte jusqu'à Sidi-Barrani. Puis, fin octobre, Mussolini attaqua la Grèce, que vint aussitôt secourir l'Angleterre, conformément au traité de garantie; et ce fut l'aube des déboires fascistes.

La Grande-Bretagne commença par occuper tout de suite et aménager sans retard la base navale et aérienne de Suda Bay, en Crète. Et l'héroïque, puis victorieuse résistance de l'armée hellénique,

soutenue par la R.A.F., permit aux Britanniques de saisir l'initiative des opérations, pour la première fois depuis le début de la guerre. Une escadre de combat, 2 cuirassés, 4 croiseurs, 1 porteur d'avions et des destroyers, parcourait incessamment la mer de Corinthe à Brindisi, sans réussir à provoquer une rencontre avec la flotte italienne qui s'en têtait à rester à l'abri de ses ports. L'escadre se risquait même dans le détroit d'Otrante, jusqu'à Valona et plus avant encore dans l'Adriatique, tandis qu'une autre assiégeait Rhodes et les îles italiennes du Dodécanèse.

Les navires britanniques patrouillent même maintenant le détroit de Sicile, autour de la forteresse italienne de Pantelleria, à proximité des bases de Stukas allemands en Sicile, sans plus rencontrer d'opposition sérieuse de l'ennemi.

De leur côté, les avions de la Marine Royale attaquent sans cesse les bases italiennes d'Albanie, et en Italie même les ports, aéroports, usines et communications. Ce sont eux qui, en novembre, ont réussi à exploiter le plus spectaculaire jusqu'ici de toute la guerre navale: l'attaque de Tarente, où ils ont surpris, bombardé et mis hors de combat trois cuirassés et deux croiseurs italiens. Ce coup de main audacieux et efficace assurait désormais aux Britanniques la supériorité navale dans toute la Méditerranée.

Sur terre, les Anglais attaquaient le 9 décembre l'armée italienne de Libye à Sidi-Barrani, et inauguraient la magnifique campagne qui devait en deux mois les mener à Bengasi, achevant la conquête de la Cyrénaïque. Le rapide succès de cette expédition n'aurait pas été possible sans l'appui de la flotte de la Méditerranée orientale. Une escadre formée de deux cuirassés, deux gros croiseurs, deux porteurs d'avions, huit à dix croiseurs légers, des destroyers et des sous-marins, entreprit là une double tâche.

Chaque fois que l'armée du Nil, par terre, attaquait un fort ou une position italienne sur la côte, l'escadre soumettait la place à un terrible bombardement par mer, puis, l'assaut venu, coupait la retraite à l'ennemi en bombardant ses communications à l'arrière. On avait, dans ce but, adjoint à la flotte le moniteur "Terror", avec ses canons de 15 pouces, et des canonnières à fond plat, amenées spécialement des mers et fleuves de Chine.

Et, au fur et à mesure que tombaient Sidi-Barrani, Salum, Bardia, Tobruk, Derna, puis Bengasi, l'escadre immédiatement occupait les ports, pour venir ravitailler l'armée du Nil dans sa rapide avance et évacuer le flot des prisonniers encombrants.

Il reste à résoudre une question, dont la réponse pourrait décider du sort de l'Empire britannique: qui l'emportera de l'avion ou du navire de guerre?

Jusqu'ici le navire est bien sorti de chaque rencontre. Un seul vaisseau cuirassé, le croiseur "Southampton", a été coulé par l'effet des bombes d'avions. Un seul porteur d'avions, l'"Illustrious", a été sérieusement touché par l'attaque aérienne. Tous deux furent atteints dans le combat des détroits de Sicile, le mois dernier. Encore le "Southampton" ne périt-il qu'en raison d'un incendie allumé dans ses soutes par un coup direct exceptionnellement heureux; et l'"Illus-

trious" ne fut-il si sévèrement frappé que parce qu'il ne disposait pas de son complément normal d'avions de chasse.

L'épreuve finale entre avion et navire de guerre peut survenir d'ici peu en Méditerranée. Et le sort de l'Angleterre y sera entre les mains d'un chef que les marins britanniques appellent A.B.C. Ce sont les initiales de l'amiral sir Andrew Cunningham. Il a adopté la devise de Nelson: à l'Est de Gibraltar, tout le monde est célibataire!; fière manière de déclarer que rien ne compte plus que le souci du devoir à remplir. A.B.C. est un expert de la Méditerranée qu'il connaît dans tous ses recoins; il fut en 1915 à la malheureuse expédition de Gallipoli. C'est un travailleur infatigable, un officier strict et énergique, à la voix de stentor. Il est si habile navigateur que ses équipages l'assurent capable de couper un oeuf en deux avec la proue d'un cuirassé de 30.000 tonnes.

L'amiral Cunningham est essentiellement et avant tout un marin. Il n'aime pas l'avion, bien qu'il sache efficacement s'en servir et ait vaincu par lui à Tarente. A la bataille de Sicile, il donna ainsi son dernier ordre: "Italiens ou Allemands, cette peste doit être chassée du ciel!"

Quelle que soit l'issue du duel décisif entre l'avion et le navire, la lutte en Méditerranée approche son point critique. La flotte britannique redouble d'activité pour forcer le combat. Hitler ne saurait longtemps négliger ses audacieuses provocations, dont le succès persisterait pour avoir un retentissement profond en Italie et en France. Il a dû entendre les paroles de Churchill: "Il n'est que juste que le peuple italien souffre des effets de la détresse où l'a plongé le dictateur Mussolini; et si la canonnade de Gênes, roulant au long de la côte, se répercutant dans les montagnes, parvient jusqu'aux oreilles de nos camarades français, qu'ils soient reconfortés dans leur peine et leur misère de sentir tout près d'eux des amis actifs, et de réaliser que l'Angleterre est encore maîtresse des mers".

## Etats-Unis

Harry L. Hopkins, envoyé personnel du président Roosevelt en Grande-Bretagne, est rentré de Londres dimanche, convaincu que l'Angleterre gagnerait la guerre avec l'aide des Etats-Unis.

Après avoir conféré à New York avec M. John Winant, le nouvel ambassadeur américain à Londres, qui va partir incessamment rejoindre son poste, et lui avoir probablement communiqué d'utiles indications, M. Hopkins s'est rendu directement à la Maison Blanche où l'attendait le Président. Pour la deuxième fois en cinq jours, M. Roosevelt recevait ainsi des informations toutes fraîches et de première main sur la situation de la Grande-Bretagne et de la guerre.

M. Hopkins a passé plus d'un mois en Angleterre en conférences et en tournées d'inspection. Il y a vécu presque constamment dans l'intimité de M. Churchill, en longues, fructueuses et amicales discussions; et il a consacré le reste de son temps aux autres membres du Cabinet de guerre, assistant aux séances et pour ainsi dire collaborant avec eux.

Les informations sûres et précises qu'il rapporte au Président formeront la base des mesures que prépare l'Administration, en prévision de l'adoption prochaine du bill pour l'aide à la Grande-Bretagne.

On assure dans les milieux politiques que la mission de M. Hopkins à Londres comportait aussi une enquête spéciale et confidentielle, une étude attentive du développement du "New Deal" anglais

sous les coups de la guerre, de l'évolution de l'opinion britannique vers une Démocratie amendée, sans l'esprit de castes ni la prédominance des intérêts privés.

Le Dr James Conant de l'Université Harvard est parti en Angleterre, député par le Président, à la tête d'une mission de savants, pour recueillir ou communiquer toutes informations scientifiques intéressantes à la guerre et à la défense.

M. Wilkie annonce qu'il va aller faire en Chine la même tournée d'inspection qu'il vient d'achever en Grande-Bretagne, pour se renseigner aussi complètement sur les conditions de la guerre en Extrême-Orient.

M. Hoover a préparé, et soumis aux gouvernements britannique et allemand, un nouveau plan plus limité pour le ravitaillement des pays occupés en Europe, et qui pourrait être expérimenté sur une échelle réduite, par exemple en Belgique.

Le plan modifié ne semble pas avoir écarté les sérieuses objections anglaises, et ne paraît pas devoir rencontrer à Londres un accueil beaucoup plus favorable.

Il est malheureusement des circonstances critiques où nécessité fait loi, et où il faut savoir écouter sa raison plutôt que son coeur.

## Grande-Bretagne

Quand le Maréchal de l'Air Sir Charles Frederick Portal fut fait, en octobre dernier, chef d'Etat-major de la R.A.F., on applaudit au choix qui semblait indiquer que l'Angleterre se préparait à prendre l'offensive contre la Luftwaffe. Sir Charles a toujours passé pour partisan de l'attaque.

Et voici qu'en effet la R.A.F. est passée à l'offensive. En dehors du bombardement systématique des industries et des communications ennemies, cette offensive a pour premier but essentiellement militaire la destruction des préparatifs allemands d'invasion.

Tandis que la Luftwaffe, à cause de mauvais temps ou pour d'autres raisons, réduisait ses activités, celles de la R.A.F. constituaient nettement une attaque déterminée. Elle effectuait ses raids surtout le jour, en formations massives, en projetant ses bombardiers par de larges et puissantes escortes d'avions de combat pour éviter les pertes énormes qui ont marqué les assauts ennemis de septembre. Elle visait encore et toujours, sans répit, les mêmes objectifs, les ports d'invasion, les aéroports, les dépôts et les centres de communications.

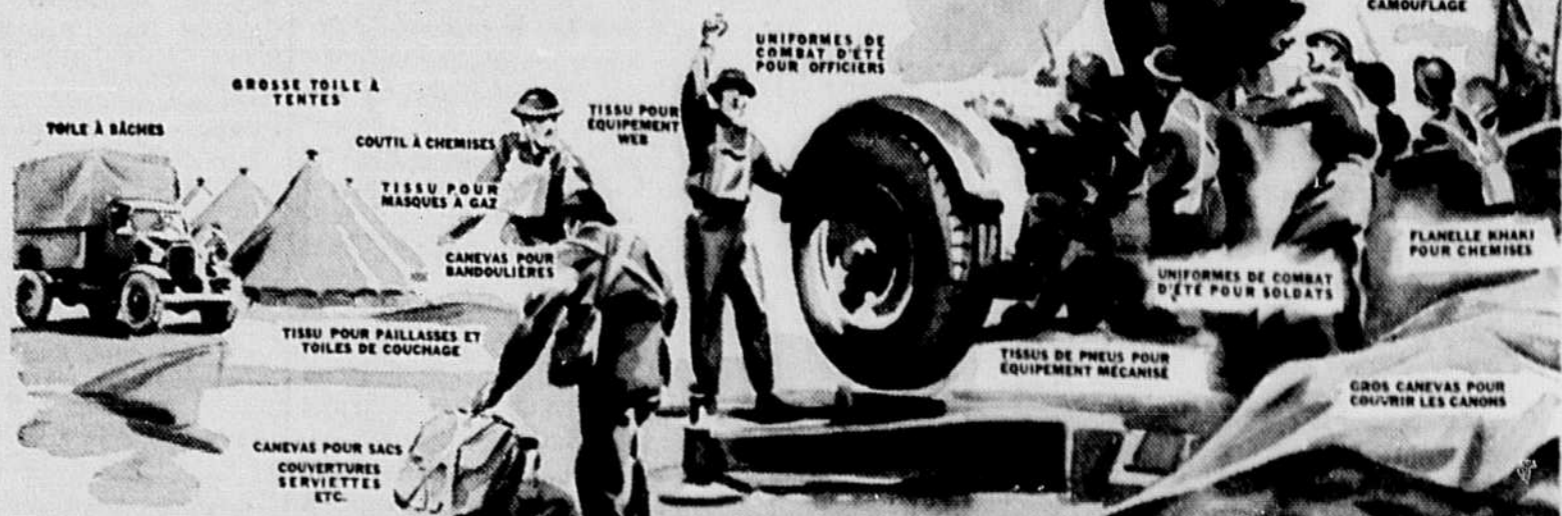
Les Britanniques ne disposent pas encore d'assez d'avions de chasse à longue portée pour escorter de jour des bombardiers en territoire allemand ou italien. Ils ne se laissent pas non plus détourner par leurs succès d'Afrique du danger toujours présent d'invasion. Ils savent, avec Churchill, qu'ils doivent rester sur leurs gardes, et prêts à tout, gaz, parachutistes, planeurs, etc., etc.

La tentative d'invasion allemande de l'automne dernier fut brisée d'abord parce que la R.A.F. ne voulut jamais céder la supériorité à la Luftwaffe dans le ciel d'Angleterre, et ensuite parce qu'elle alla contrecarrer les préparatifs ennemis aux bases d'invasion le long des côtes de France et des Pays-Bas. Il apparaît maintenant que la R.A.F. va essayer de renverser le procédé: essayer d'abord de rendre l'invasion impossible au point de départ plutôt que de la combattre à l'arrivée, couper les racines plutôt que d'effeuiller les branches.

## TEXTILES en Action!

Un total énorme de 32,000,000 de livres de ces marchandises, ainsi qu'autres fournitures essentielles livrées au gouvernement canadien et expédiées en Grande-Bretagne, en Afrique du Sud et en Australie, tel est le record de la Dominion Textile depuis le commencement des hostilités.

11,200 des 13,980 employés de cette compagnie achètent régulièrement des Certificats d'Epargne de Guerre.



**DOMINION TEXTILE COMPANY LIMITED**

# L'ACTUALITÉ MONDIALE

## France

De Vichy, encore cette semaine, des rumeurs et des rumeurs, vagues, fantaisistes, voire contradictoires, la plupart sans grande signification. Ce n'est plus une capitale, même provisoire, c'est une potinière ! Et rien n'en sort qui puisse faire croire que dans les milieux gouvernementaux l'esprit antibritannique et antidémocratique se soit atténué.

L'amiral Darlan, nouveau vice-premier et dauphin, est retourné à Paris pour une autre conférence avec l'ambassadeur allemand Otto Aetz, qui aime décidément mieux ne pas se déranger. Dans les marchandages qui recommencent, Darlan, flanqué de Brinon, chercherait d'abord à obtenir une réduction dans le fabuleux coût d'entretien de l'armée allemande d'occupation, si fabuleux qu'on peut se demander si ce n'est pas la France qui paie pour les préparatifs d'invasion de la Grande-Bretagne.

On dit qu'à Paris, l'amiral, toujours flanqué du petit ami Brinon, verra aussi M. Laval. Il est bien évident que le bougnat reste dans la coulisse et attend son heure.

Après Alibert, ancien ministre de la Justice, c'est Peyrou, ministre de l'Intérieur et autre adversaire de Laval, qui a dû à son tour démissionner. Son portefeuille a été annexé par M. Darlan, qui avec ceux des Affaires étrangères et de la Marine avait déjà commencé une collection de maroquins.

Il cumule. Pourquoi qu'il ne s'"en-farge" pas !

Des rapports, qui ont échappé à la censure, disent que le manque de vivres a causé récemment des troubles sérieux en plusieurs villes de France non-occupée. Les démonstrations ont même atteint Vichy, où des manifestants affamés, venant de la région industrielle de Saint-Etienne, ont paradé dans les rues de la capitale provisoire et balnéaire. La police dut procéder à de nombreuses arrestations.

Les milieux gouvernementaux vichyards en rejettent la faute, du moins en partie, sur les autorités allemandes. Il paraît que des convois de provisions, venant des provinces de France occupée, ont été arrêtés à la frontière des deux Frances, et ce depuis que M. Laval a été mis à la porte du gouvernement. Evidemment le bougnat prépare son retour, qu'il ne régnerait pas à imposer par la faim.

Ce n'est un secret pour personne en Algérie que des agents nazis infestent l'Afrique du Nord et y surveillent Weygand.

Ces agents sont dûment munis de passeports diplomatiques obtenus à Paris par l'ambassadeur allemand Aetz et visés par Vichy. Ils jouissent donc de la plus parfaite immunité, sans que la police algérienne puisse intervenir dans leurs allées et venues. Ils jouissent aussi du privilège spécial de pouvoir télégraphier directement et secrètement à Berlin, sans soumettre leurs rapports à la censure locale.

Il y a des agents boches aux aérodromes, aux ports, aux gares, à tous les points stratégiques, et des espions boches qui ne perdent pas de vue un seul instant les faits et gestes de Weygand. S'il temporise encore longtemps, il n'aura bientôt plus même un semblant de liberté !

## Hollande

Depuis que le Gouvernement néerlandais s'est réfugié à Londres, ses ministres ont siégé à Stratton House, Piccadilly, tandis que la Reine Wilhelmine habite une résidence d'Eaton Square.

Le Premier Ministre des Pays-Bas, Dirk Jan de Geer, avait été obligé d'abandonner à La Haye sa femme malade. Dès septembre, de Geer, un vieillard, donna des signes d'affaiblissement et la Reine, acceptant sa démission, le remplaça par le Dr P. S. Gerbrandy. Comme dédommagement, les ministres décidèrent d'envoyer de Geer en mission officielle aux Indes Néerlandaises, après qu'il eut solennellement promis de ne pas retourner chez lui en Hollande.

Mais M. de Geer, devenant gâteux, vient de renier sa parole et de porter un coup bas au gouvernement en exil. Il se laissa circonscrive à Lisbonne par des agents allemands et, au lieu de continuer son voyage vers l'Extrême-Orient, il prit un avion boche pour aller rejoindre sa femme.

Sa condition physique et mentale l'avait rendu inutilisable au gouvernement, mais il représentait encore une valeur pour les Nazis par sa connaissance, d'ailleurs diminuée et périmée, des plans de guerre anglo-hollandais. Sa défection peut aussi être exploitée par l'ennemi contre les rebelles nationaux, en servant de triste exemple d'une résistance qui flanche.

Le Gouvernement royal de Hollande a publié une déclaration exprimant son indignation d'une telle lâcheté. Elle ne peut en aucune façon, dit-il, être interprétée comme indiquant un changement dans la ferme détermination du gouvernement de continuer la guerre contre l'Allemagne, aux côtés de la Grande-Bretagne, jusqu'à la victoire finale.

## Espagne

El Caudillo et son beau-frère sont rentrés à la maison, après avoir été dire un petit bonjour aux dictateurs latins voisins.

Nous doutions la semaine dernière qu'il sorte grand'chose de ces parloles ; il en est sorti moins que rien.

Franco, Suner et leur suite majestueuse ont rencontré Il Duce sous les palmiers de Bordighera, à l'hôtel Angst. Rien que ce nom, qui en allemand veut dire "angoisse", dépeint l'état d'âme qu'y dut apporter Signor Mussolini. Le gendre Ciano vint aussi, ayant bénéficié pour la circonstance d'une permission spéciale du régime où il est en pénitence. La compagnie jasa, prit le thé, rejeta, dina, puis se sépara. Après quoi fut publié le petit communiqué d'usage pour les peuples abrutis par le totalitarisme : "les gouvernements espagnol et italien se sont trouvés en complète identité de vues".

Sur le chemin du retour, les voyageurs ibériques s'arrêtèrent à Montpellier pour saluer M. Pétain. Le vieux Maréchal avait poussé la condescendance jusqu'à se déplacer, pour aller courtoisement passer quelques heures avec l'ancien disciple qui a profité de ses leçons, à moins que ce ne soit le maître qui ait embobiné le pas à l'élève. Tous les deux, en tous cas, se font mutuellement honneur. On ne saura jamais s'ils ont parlé de souvenirs d'école, d'art militaire ou d'absolutisme politique, parce qu'ils on ne prit même pas la peine de publier de la rencontre le moindre communiqué. Il convient qu'en dictature le peuple soit ignorant pour mieux se laisser mener.

De cette excursion aller et retour, qui n'était pas à prix réduits, ce qui ressort le plus nettement c'est que tous les dictatorisimes ne se font guère à leur prétendue popularité, si l'on en juge par le déploiement extraordinaire de précautions dont ils protègent leurs précieuses personnes. Quelle venette doit être la leur, pour s'abriter derrière tant de sbires, d'alguzils et de pandores ! Et que de gasoline gaspillée pour des pays qui en manquent !

Puisqu'on ne sait rien de précis, on peut bien imaginer que Franco est allé fort poliment dire à Mussolini quelque chose de ce genre : "Grand merci pour m'avoir jadis aidé à réussir ma canaillerie. Oh, je sais bien que vous ne l'avez pas fait pour mes beaux yeux, mais pour m'en extorquer quelque profit et pouvoir voir me faire chanter ! Je ne vous en veux pas, mais je ne marche pas. Je regrette infiniment de ne pouvoir à mon tour vous obliger ; la chose m'est impossible. L'Espagne est trop pauvre". Et il a dû, tout bas, ajouter cette réflexion : "Si je n'ai pas jugé bon d'embrasser votre cause quand elle était prospère, je ne suis tout de même pas assez bête pour aller le faire quand vous me paraissez fou !"

Nous pouvons imaginer encore, tant que nous y sommes, que Mussolini avala sa déception avec le dîner de Bordighera, et partit dignement pour la Calabre, où pendant ce temps la mode avait changé ; on n'y pourchasse plus le bandit traditionnel mais le parachutiste britannique.

Quant à une poussée allemande vers Gibraltar à travers l'Espagne, elle présenterait, même avec la permission de Franco, bien des difficultés. Les chemins de fer ibériques sont détraqués, et d'ailleurs trop larges pour les wagons boches. Le pays manque de vivres et de pétrole. Les routes sont affreuses. Et, sans un assaut par terre, il semble que le Roc devrait pouvoir résister à une action combinée des canons d'Algésiras et des bombardiers nazis.

Pour ce qui est des rumeurs de paix qui avaient couru à Bordighera, elles se sont évaporées au souffle du printemps. On comprend qu'il est trop tard pour que l'Italie puisse tirer son épingle du jeu. Mussolini a voulu aller au bal, qu'il danse ! Quitte à l'envahir lui aussi, Hitler ne saurait tolérer que son associé le lâche. Un pays occupé de plus ou de moins, tant qu'on y est... n'est-ce pas ?

Vous rappelez-vous le dicton : Qui trop embrasse, mal étreint ?

## Balkans

Par la complète domination des Balkans, l'Allemagne réussirait à dégager l'Italie de sa mésaventure grecque, et menacerait sérieusement l'hégémonie britannique dans la Méditerranée orientale. A en juger par les événements de la semaine dernière, Hitler se préparait à l'effectuer à bref délai.

Le premier ministre Cvetkovitch de Yougoslavie et son ministre des Affaires étrangères ont été faire à Berchtesgaden le pèlerinage traditionnel des condamnés et subir aux mains sanglantes du fuchrer la torture du 3ème degré perfectionnée par le Gestapo. D'autres avant eux sont allés à des heures tragiques gravir le Calvaire bavarois pour immoler sur l'autel du Moloch boche les libertés de leur pays. D'après le cliché officiel, qui ne dit jamais rien que des platitudes insignifiantes, Adolf et ses "invités" discutèrent pendant trois heures de questions d'intérêt mutuel. Les ministres yougoslaves ont-ils accepté d'adhérer à l'ordre de nouveau, de coopérer avec l'Axe, de laisser passer les armées allemandes par la vallée du Vardar ? On ne sait encore. Quand ils rentreront à Belgrade, ils ne confieront leurs impressions qu'au Régent ; certains commentaires veulent que la Yougoslavie se soit soumise, d'autres qu'elle reste neutre.

En Bulgarie, des Allemands en civil de plus en plus nombreux travaillent à aménager les aérodromes, à réparer routes et ponts. Des pilotes ont amené des avions, soit disant livrés au gouvernement de Sofia en exécution de com-

mandes précédentes. Il paraît évident que les Bulgares ont accepté l'occupation allemande comme inévitable ; elle préparerait la voie à une attaque boche contre la Grèce par l'Est, vers la Thrace et la Macédoine. Les braves Hellènes, qui continuent à refouler lentement mais sûrement les Italiens en Albanie, seraient ainsi pris à revers, sans grand espoir de pouvoir se dégager, à moins d'une aide puissante et immédiate des Britanniques et des Turcs. Il semble plus probable qu'Hitler exerce d'abord à Athènes une forte pression en faveur d'une paix italo-grecque, et que celle-ci doive être conclue si les termes en sont acceptables. Cette éventualité est même envisagée à Londres.

Quant aux Turcs, ils avaient à plusieurs reprises manifesté leur intention d'intervenir, avec une force militaire bien entraînée de 850,000 hommes, si les Allemands envahissaient la Bulgarie. Mais on doutait qu'ils agissent sans encouragement de Moscou ; or, l'Union soviétique a nettement laissé entendre qu'elle se désintéressait du sort de la Bulgarie. Et la passivité bulgare créait pour les Turcs une situation assez compliquée. Voici en effet qu'on annonce de Sofia que Bulgares et Turcs viennent de conclure une entente mutuelle de collaboration, de bon voisinage et de non-agression, dont les clauses sont loin d'être claires, et qu'il est difficile d'interpréter. Elle doit signifier en tous cas que les Turcs n'attaqueront pas les Nazis dans une Bulgarie qui, de gré ou de force, les tolère. S'opposeraient-ils à des armées allemandes qui de Bulgarie passeraient en Grèce vers Salonique et vendraient ainsi menacer la sécurité des Dardanelles ? Londres l'espère et Ankara spécifie que rien n'est changé au traité d'alliance anglo-turc.

Les Britanniques paraissent aussi résolus que jamais à résister à la pénétration allemande des Balkans, dans toute la mesure de leurs moyens. Après leur rupture diplomatique avec la Roumanie, qu'ils considèrent maintenant "occupé par l'ennemi", ils viennent d'envahir la Bulgarie qu'en se laissant envahir elle s'expose au même sort, aux bombardements et à la guerre. Sans les concours des Turcs, les forces britanniques et impériales d'Orient ne seraient peut-être pas suffisantes pour arrêter une ruée nazie sur la mer Egée, mais la flotte et surtout la R.A.F. pourront toujours gêner considérablement les opérations du Reich.

## Libye

Au delà de Bengasi, il n'est plus pour l'Armée du Nil qu'un objectif à atteindre, c'est Tripoli.

On se demanda d'abord si les Britanniques iraient l'attaquer. La route est longue : 600 milles. Les premiers trois cents milles, jusqu'à Sirte, traversent le désert absolu ; on n'y rencontre que quelques aérodromes d'occasion, marqués de dalles blanches qui ont l'air de pierres tombales.

Après Sirte, la contrée devient plus hospitalière, parcourue de chèvres et de chameaux. Les Italiens y ont planté des palmiers dattiers et des oliviers ; il y ont semé des champs d'un blé qui convient à la fabrication du macaroni. Mais, malgré tout, le pays ne vaut pas la conquête. D'autre part, Suez et l'Egypte sont maintenant à l'abri d'une attaque de l'Ouest, l'armée du maréchal Graziani est détruite, et la flotte britannique dispose des bases de Cyrénaïque.

Cependant il semble bien maintenant que le général Wavell ait décidé de continuer jusqu'au bout sa campagne. A la fin de la semaine dernière, l'Armée du Nil avait occupé el-Aghéila, à la frontière de Tripolitaine, 170 milles au delà de Bengasi, à mi-chemin de Sirte. Des unités motorisées paraissent prêtes à pousser de l'avant, par la route au long de la côte, et des troupes pourraient être transportées par mer.

Si les Britanniques prenaient Tripoli, ils y seraient à 300 milles de la Sicile et des nouvelles bases des Stukas allemands. Ils y trouveraient, outre Malte, une nouvelle base d'opérations navales à proximité des détroits de Sicile. Rejeter les Italiens complètement en dehors de l'Afrique n'est pas un résultat à dédaigner. La présence de l'Armée du Nil à la frontière de Tunisie pourrait aussi influencer l'attitude des populations et des forces militaires françaises de l'Afrique du Nord, avec ou sans Weygand.

Mais qu'il aille ou non s'emparer de Tripoli, le général Wavell a d'ores et déjà réalisé un triomphe tactique. Non seulement il a forcé l'ennemi à la retraite, mais il l'y a maintenu sans le laisser s'arrêter pour souffler. C'est trop souvent le tort des généraux de s'attarder à consolider leurs positions avant de poursuivre un succès. Pour la première fois depuis le début de la guerre, l'Axe a rencontré quelqu'un qui cogne dur, et continue de cogner en poursuivant l'adversaire jusqu'à l'acculer aux cordes, avant qu'il ait pu se ressaisir pour riposter.

## La Conférence des Etats de la Plata

A l'ouverture, à Montevideo, le 27 janvier, de la conférence de la Plata, les cinq Etats participants, Argentine, Brésil, Uruguay, et Bolivie, partageaient le commun souci de la perte de leurs marchés d'exportation en Europe par suite de la guerre.

Deux problèmes primordiaux confrontaient les délégués : Les principaux produits du bassin de la Plata, grain, viande et bois, sont ré-

partis entre les cinq nations que les chances sont maigres d'y organiser des échanges mutuellement profitables, sauf pour quelques denrées spéciales.

Et les aspirations anciennes des deux pays intérieurs, Paraguay et Bolivie, pour un débouché direct à la mer, menaçaient de soulever un obstacle politique qui aurait fait trébucher la conférence.

Pourtant les négociations ont pris fin la semaine dernière dans une atmosphère si cordiale que les délégués considéraient l'assemblée comme une des relations inter-américaines. A la vérité, les deux questions majeures n'ont pas été résolues, mais on a signé d'un commun accord 9 conventions, une recommandation et 16 résolutions, pour apaiser des difficultés secondaires, d'ordre politique aussi bien qu'économique.

Les pays du Rio de la Plata accorderont donc dorénavant un traitement de faveur à leurs produits réciproques, par des rabais sur le coût de transport terrestre, fluvial et aérien. Ils encourageront entre eux le crédit et le commerce, établiront un système conjoint de colis postaux et faciliteront le développement du tourisme. Le pétrole local, surtout bolivien, sera distribué par un réseau régional de "pipe lines".

Pour compenser à la Bolivie et au Paraguay leur isolement de la mer, il leur sera accordé des réductions de tarifs, qui seront ajustées par des pactes bi-latéraux. En outre, des taux de transport réduits seront appliqués aux exportations et importations des deux pays de l'intérieur.

Le texte de l'unique recommandation adoptée souligne la pierre d'achoppement de la conférence. Elle avise les cinq signataires d'étudier la possibilité d'une union douanière, sur laquelle on n'a pas encore pu se mettre d'accord.

Enfin la conférence mit le sceau à son oeuvre en décidant l'établissement à Buenos-Ayres d'un bureau régional d'études économiques et d'informations.

Comme celle de La Havane, la conférence de la Plata n'a pas présenté de panacée, mais elle a démontré l'esprit réaliste de la politique sud-américaine, et la volonté définie des pays voisins de travailler ensemble dans un nouveau cadre économique.

## Echos

Les écoliers de Bruxelles tracent à la craie sur tous les murs les trois lettres R.A.F. Le gauleiter boche, froissé, a ordonné qu'ils écrivent dans leurs cahiers ce pensum : "Les autorités allemandes prendront des mesures sévères contre les enfants et leurs parents si cette grave offense continue".

Les Norvégiens ont reçu l'ordre de terminer toutes leurs lettres aux autorités par la mention "Heil Quisling !" Ce ne sera pas le cri du coeur.

Dernier complément au code criminel roumain : la peine de mort, pour un caricaturiste qui dans ses dessins manquera de respect au gouvernement ; cinq à quinze ans de travaux forcés pour chanter dans les rues un refrain politique. C'est beau, la "protection" boche !

Malgré la guerre, les statistiques anglaises pour les mois d'avril, mai et juin 1940 révèlent une augmentation des naissances et des mariages, et une diminution des décès.

Les chats sont actuellement beaucoup plus en demande à Londres que les chiens ou autres animaux favoris, parce qu'ils sont plus faciles à nourrir et attrapent rats et souris.

Robert Hutchinson, président du club de l'Aigle Américain à Londres, dit que six à huit mille Américains servent actuellement dans l'armée britannique.

Message reçu par radio, aux quartiers généraux de la R.A.F. à Londres, d'un bombardier en mission : "Au dessus d'Hanovre... accueilli peu amical des indigènes".

D'autres indigènes allemands se plaignent que les équipages de bombardiers anglais sur la voie du retour jettent par-dessus bord des bouteilles de bière vides, dont le sifflement par les airs les insulte.

Chez un libraire d'Indianapolis entre une dame qui voulait acheter un livre intitulé "Mein Kampf", mais ne pouvait plus se rappeler le nom de l'auteur. "Nous sommes tellement encombrés de tant de noms nouveaux et inconnus", s'excusait-elle.

M. Lindsley, d'Harbor (Oregon), propose d'appeler les Etats-Unis "USONIA", d'après les initiales de "United States of North America", avec un "I" euphonique.

Le nom est harmonieux. Et se dire "Usonian" serait plus explicite que "American". Les Canadiens et les Argentins sont aussi américains.

On prépare en Angleterre un nouveau train royal, pour les fréquents voyages d'inspection et d'encouragement de Leurs Majestés.

A la différence de ceux des dictateurs si "populaires", ce train ne sera pas blindé.

Les Nazis vont installer à Shanghai une puissante station d'émissions radio-phoniques, pour faire concurrence au poste britannique de Singapour, et inonder l'Extrême-Orient de propagande boche pulvérisée.

Nul doute que Radio-Shanghai ne mente aussi bien que Radio-Paris !

# Chez WOODHOUSE

## VENTE SEMESTRIELLE DE MEUBLES

### PUPITRES

AVEC ESPACE POUR LES GENOUX



Joli pupitre façon noyer du plus nouveau style "cascade". Grand tiroir au haut et quatre (4) autres petits. Une belle addition au salon et au boudoir. Exactement comme le cliché.

Rég. \$22.50

PAS DE DEPOT — Livraison à la première mensualité — 24 MENSUALITES de 70c — Pas d'intérêt — Pas de supplément.

# \$16.95

## FAUTEUILS COGSWELL

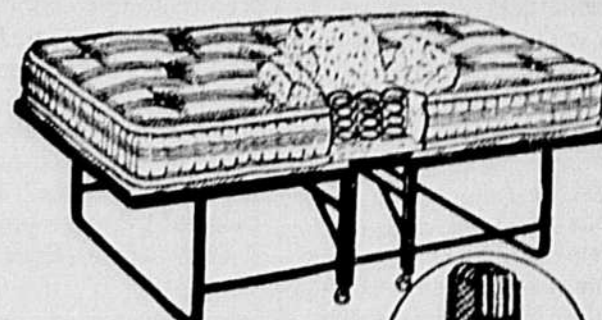


Le nouveau fauteuil Cogswell est recouvert de reps durable. Construction solide. Pieds sculptés. Coussin du siège à ressorts. Dossier rempli de kapok, à ressorts.

Rég. \$21.50

PAS DE DEPOT — Livraison à la première mensualité — 24 MENSUALITES de 62c — Pas d'intérêt — Pas de supplément.

# \$14.95



## LIT SE REPLIANT

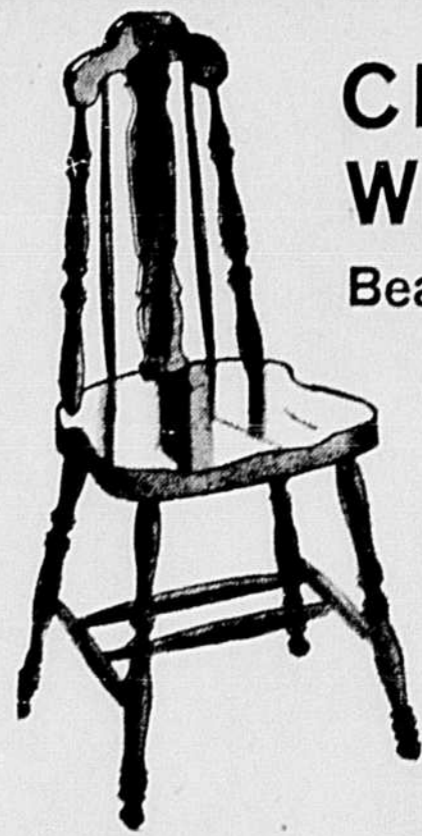
Facile à replier et à ranger, grâce à ses roulettes. Monture tout acier fini noyer, sommier mono-pièce annelé, avec matelas à ressorts, bords roulés. Une occasion exceptionnelle à ce prix extraordinairement modique.

Rég. \$14.50

# \$10.50

## CHAIRES WINDSOR

Beau Fini Noyer



Solides chaises Windsor au Fini façon noyer. Comme l'illustration. Jolies sculptures.

Rég. \$2.85

# \$1.89

## Woodhouse & Cie Limitée

105, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal

AFFILIÉ AVEC "THE GREAT BRITISH HOME FURNISHERS OF LONDON", ANGLETERRE

SUCURSALES CANADIENNES					
Québec 65, rue de la Couronne	Shawinigan 90 Bélisle Ave	St-Jérôme 294-296 rue St-Georges	Joussière 157 St-Joninville	Blainville Ave de L'Éclaircie	St-Hyacinthe 55 Saint-François
Drummondville 447 Lindsay	St-J. de Lévis 417 Lafontaine	Thetford Mines 275 Notre-Dame	Granby 134 rue Prévost		

**Le Vrai**  
**Chez-Soi** Service irréprochable

**HÔTEL ST. RÉGIS**  
392, RUE SHERBOURNE  
R.A. 4135 TORONTO

en face de l'église du Sacré-Coeur,  
la seule église catholique de langue  
française à Toronto.

# Que faut-il penser du corporatisme ?

(Onzième article)

Nos protagonistes du corporatisme usent d'un argument plus ou moins démagogique pour étayer leur thèse: ils dénoncent les trusts et monopoles, ou ils voient la pire plaie du libéralisme: la dictature économique. Qu'entendent-ils au juste par trusts? Délaissant la définition exacte du mot, ils y englobent toutes les entreprises et corporations commerciales de grande envergure. Ils prétendent que leurs conseils corporatistes amélioreront cette situation dangereuse. En d'autres termes, ils offrent d'administrer eux-mêmes ce que d'autres ont créé.

Mais revenons à la question première. Est-il juste de dire que nous vivons réellement sous une dictature économique? Qu'on dise que le pouvoir des grandes industries et du grand commerce est considérable, qu'il influe trop souvent sur les décisions de l'Etat, qu'il est à l'origine d'une foule de lois intéressées, qu'il fait dévier du devoir, en certaines circonstances, nos institutions démocratiques, nous l'avouons. Est-ce à dire que ce soit une dictature? Est-ce à dire que tout l'organisme de l'Etat et tous les citoyens sont asservis à ces puissances au point de ne pouvoir s'en dégager? On sait bien que non.

Tout dépend ici de l'énergie et de la droiture des chefs que le peuple se donne. L'exemple de Roosevelt, aux Etats-Unis, a démontré suffisamment ce que peut un chef d'Etat quand il suit les directives de sa conscience. Il a dû faire face aux plus grandes puissances économiques du monde; il est allé très souvent à l'encontre de leurs désirs; il les a vues mobilisées contre lui aux dernières élections présidentielles. Le peuple a ratifié son attitude. Je ne veux pas prononcer, ici, sur le mérite intrinsèque de la politique de M. Roosevelt. Je suis même porté à croire qu'il a commis plus d'une erreur. Je veux simplement démontrer que, dans un pays où, plus que partout ailleurs, se sont hypertrophiées les grandes corporations, il n'existe pas de véritable dictature économique. Pourquoi dès lors joue-t-on sur les mots? Uniquement pour aider à bâtir un raisonnement sur une base fautive. On remplace les mots influence, pression, force financière, par le mot dictature, et le tour est joué. D'ailleurs, ce n'est pas d'hier que date le pouvoir de l'argent, l'"auri sacra flammis" dont on parlait du temps des Romains. On en parlera aussi longtemps qu'il y aura des hommes. Le régime corporatiste lui-même n'échappera pas à l'emprise de l'argent ou des biens matériels.

Je parlerai, dans un autre chapitre, des fautes commises par nos divers gouvernements démocratiques. Sur eux, je l'avoue, les puissances d'argent ont pesé trop lourdement. L'électorat lui-même a été plus d'une fois soumis à des tentatives de corruption. Nous y reviendrons. Examinons, pour l'heure, un autre aspect de la question. Est-il vrai, comme on l'a trop répété, qu'une organisation de production et de distribution soit une calamité publique par le seul fait qu'elle soit une grosse affaire? Je suis porté à croire le contraire.

Disons tout de suite que la petite industrie, à de rares exceptions près, a vu ses beaux jours, et que l'artisanat n'existera plus jamais sur une grande échelle. Nous sommes entrés dans une période de vulgarisation de tous les produits. La machine en est cause. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Par ce phénomène des temps modernes, on a perdu en perfection et en intensité ce qu'on a gagné en volume et en étendue. L'originalité de l'oeuvre humaine, du moins dans

le domaine matériel, a fait place à la standardisation. Par contre, une multitude d'objets qui, autrefois étaient le lot d'une classe privilégiée sont devenus le lot du grand nombre. Le bien-être s'est répandu dans toutes les couches sociales. La préparation et la distribution des aliments de toute sorte s'accomplissent de telle sorte que tous les centres de la campagne et de la cité sont servis en même temps; les maisons sont moins artistiques qu'autrefois peut-être; elles offrent plus de confort; l'habit n'est plus confectionné, en général, par des mains expertes, mais par d'immenses ateliers "à la pièce"; et par là, les masses populaires sont convenablement vêtues. Ajoutons que jamais la petite industrie ni l'artisanat ne pourraient mettre à la portée du grand public, à des prix accessibles, ni l'automobile, ni la radio, ni le cinéma, ni une foule d'autres produits de l'invention moderne. Aux Etats-Unis, il y a une voiture par quatre personnes environ; au Canada, une par huit ou neuf, je crois; il y a des appareils radiophoniques dans la plupart des foyers; et tout le monde va au cinéma pour trente sous. Jamais la petite industrie n'aurait pu produire un tel résultat. On peut affirmer sans crainte que la petite entreprise est un luxe de riches et que la grande est le lot des pauvres. On a cherché à faire croire le contraire au peuple. C'est pure démagogie.

Après certaines enquêtes personnelles, au Canada, je me suis rendu compte d'un fait: les ouvriers les mieux payés, les mieux traités, les mieux pourvus de tout, sont justement ceux qui travaillent pour les grandes corporations. Il serait inutile de dresser ici une statistique. Je sais que tous les ouvriers peuvent témoigner là-dessus pour prouver ce que j'avance. Il y a des exceptions, je le sais, mais elles confirment la règle. Chose certaine, les seuls endroits où les travailleurs sont protégés, où on fait des réserves pour les mauvais jours, où l'on encourage des assurances collectives, où l'on étudie sans cesse des moyens d'améliorer la situation de tous et de chacun, ne sont pas les petites entreprises, mais les grandes. On ne s'en rend peut-être pas bien compte, dans les réunions publiques, où des démagogues dénoncent sans réfléchir la prétendue dictature économique; mais quand on rentre chez soi et que l'on réfléchit, on admet le fait. Dans un relevé d'opinion relativement récent, aux Etats-Unis, on posait cette question aux travailleurs: "Où préférez-vous travailler? Dans une petite industrie ou dans une grande?" Le peuple américain, par une écrasante majorité, vota pour la grande. La réponse aurait été exactement la même au Canada.

On objecte que l'existence des grandes corporations modernes empêche les individus, si aptes soient-ils, si bien formés, si bien préparés, d'entreprendre quoi que ce soit. Cette objection est-elle vraiment sérieuse? Croit-on que l'automobile, la radio, le cinéma, l'électricité, le transport continental, l'aviation commerciale, puissent être des entreprises purement personnelles? Croit-on qu'elles puissent même se confiner longtemps à de petites boutiques? Allons donc!

J.-Ch. H.

### CE QU'ILS VOUDRAIENT...

"C'est le coeur français, le coeur du peuple que nous visons, que nous voulons. Nous l'avons bien un jour. Historiquement parlant, nous pouvons attendre. Mais chaque jour gagné est un jour précieux." — La Gazette de Francfort, mars 1936.

# Propagande...

Suite de la première page

remerciera le Maréchal, on lui élèvera une bonne demi-douzaine de statues et on l'entermera sous les laouanges.

Le Peuple de France redevenu libre, fixera les bases de sa société nouvelle, aiguillera ses destinées en raison des facteurs internationaux nouvellement apparus. Une aristocratie nouvelle naîtra de l'intelligence et de l'énergie, les fossiles s'effriteront. Les valeurs humaines seront pour quelques années évaluées à une échelle réelle. Les cotes fictives sont d'ores et déjà brûlées...

Libre à chacun de féliciter, d'honorer le Maréchal, et pour entretenir sa ténacité, donnons-lui ainsi qu'à tout le peuple de France: un stimulant.

Ce stimulant doit être distillé et répandu parmi tous les peuples de l'Empire Français.

De tous temps, un Pavillon tricolore et une fanfare défilant aux accents de "Sambre et Meuse" ou du "Chant du départ" ont mis au pas tous les passants jeunes et vieux, monarchistes et socialistes les plus farouches.

Il ne s'agit pas de faire défilé. Le Père Pétain au redoublé, mais il faut que nos amis les Anglais mettent de côté tout amour-propre, et qu'ils montent en vedette toutes les actions militaires, navales et aériennes, grandes et petites des Français libres. Il faut que tout le monde en France lise et entende répéter les hauts faits de nos Chasseurs, de nos Spahis, de notre Légion, de nos Goumiers, en Afrique. Il faut que chez tous les Français asservis, les coeurs s'entraient, il faut que les mâchoires se serrent, que les muscles se bandent à craquer, à la pensée de cette poignée de nos Soldats bottant le bas du dos des Italiens sur cette terre d'Afrique si riche en souvenirs de nos gloires militaires.

Chaque jour, chaque Français en France devrait apprendre ce que ses soldats, ses marins, ses aviateurs ont accompli dans la journée. Chaque jour, ce rappel vivace au Devoir devrait vibrer à ses oreilles! Voilà le stimulant! — Allons, un peu de psychologie, Morbleu! — N'oublions pas que les Français sont en vers et contre tous, les Gars de 1789. Les héros de Jemmapes, de Fleurus et autres lieux. Bon sang n'a jamais menti. Un peu de propagande, de publicité, puisqu'elle est honnête!

Que nos ministres plénipotentiaires et leurs consuls s'en tiennent par l'instant à leur rôle administratif, à un rôle silencieux de conciliation. Le temps n'est pas aux initiatives impetives. L'heure est délicate et le silence est d'or. C'est le Peuple qui aura le dernier mot. Le temps passe, la Terre tourne et ne rétrograde jamais.

Si d'aucuns considèrent que Pétain est admirable de ténacité, d'endurance, de stoïcisme, de respect à la parole donnée, etc... les Français de Gaulle qui se battent sans gloire, sans intérêt personnel d'aucune sorte, dans l'abnégation la plus absolue, dans une obscurité beaucoup trop dense, avec le seul espoir de ranimer la France et de racheter des fautes qu'ils n'ont pas commises: Ceux-là, sont-ils moins admirables?...

Allons, Français de l'étranger, les pieds dans nos pantoufles, mettons donc de côté, toutes nos mesquineries. Ecrasons les vipères dans nos rangs, car il y en a. Unissons-nous sous les plis du plus brillant pavillon du Monde, et respectons en Pétain, celui qui semble résister, en de Gaulle, ceux qui savent mourir ignorés pour la Patrie, pour que la France vive!

Maurice QUEDRUE

### PLUS QUE SPECTATEURS...

"Cette guerre ne demande pas de spectateurs, mais bien des participants. La population civile doit être prête à répondre à l'appel et servir là où ses services sont requis. Nous qui avons joui des avantages et des privilèges de la démocratie devons être prêts à mourir pour elle au besoin. Nulle classe, nulle catégorie n'est exclue. La responsabilité de défendre notre régime de vie incombe à tous." — L'hon. P. B. Hanson, chef de l'Opposition aux Communautés, à Radio-Canada, 13 janvier 1941.

# La peur des mots...

Suite de la première page

la petite vérole, la scarlatine, la typhoïde, les oreillons. Et pourquoi pas? Puisqu'on isole les "rougeoleux", durant toute la période contagieuse, pourquoi n'isolerait-on pas, pour un temps, les syphilitiques, cent fois plus dangereux?

Nombre d'associations se sont ralliées à cette idée. Citons entre autres, pour ne nommer que les organisations de langue française, le Conseil général de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, la Chambre de Commerce du district de Montréal, le Conseil de Ville, les Chevaliers de Colomb, la Chambre de Commerce des Jeunes de Montréal, l'Hôpital du Sacré-Coeur, la Faculté de Médecine de Montréal, le Bureau médical de l'hôpital Saint-Luc, l'Hôtel-Dieu de Québec et la plupart des sociétés médicales de nos villes... Une liste complète serait vraiment trop longue.

Mais ne nous faisons pas illusion: la simple déclaration obligatoire du mal vénérien ne suffirait à l'embrayer. Il en résulterait une amélioration considérable. Aura-t-on été vraiment à la source principale de la contagion? Je ne le crois pas. Songeons bien aux maisons de tolérance. Peut-on les supprimer? On sait bien que non. C'est aujourd'hui un secret de Polichinelle que, pour une de ces maisons qu'on cadenasserait par la force de la loi, il en naîtrait deux ou trois autres plus loin. Et c'est toujours à recommencer.

De deux maux, sachons choisir le moindre: ou bien il faut, pour respecter un principe bien mal compris à mon sens, laisser aux maisons de tolérance tout leur caractère d'illégalité, et alors, elles sont généralement soustraites à toute réglementation légale et restent des foyers d'infection, parfois de crime; ou bien, il faut réglementer ces boîtes, leur imposer un service médical, les circonscrire dans des zones spéciales. Je n'hésite pas à ne prononcer pour ce dernier moyen, le seul raisonnable et efficace. On l'a appliqué dans tous les pays où l'on a eu le bon sens de se rendre compte de la réalité. Pourquoi pas chez nous? Les marchandes d'amour qui se conformeraient à la loi ne seraient pas — du moins au même degré qu'aujourd'hui — un danger public. Et celles qui "feraient le commerce" de façon illégale seraient alors punies avec sévérité.

De toute façon, le régime actuel est cause de désordres innombrables. Faute de réglementation, les boxons, petits et grands, se sont multipliés, dans toutes nos villes, avec une rapidité alarmante. Si on croit que la morale y gagne, on se trompe étrangement. Quant à l'hygiène, elle est loin, bien loin, d'y gagner.

Jean-Charles HARVEY



Maurice Chartré, C.A. qui vient d'être nommé vérificateur de la Banque du Canada. M. Chartré est membre de la firme Chartré, Samson & Cie, comptables agréés.

# Dialogues américains

New York, 12 février.

Il y a sans doute une cinquième colonne aux Etats-Unis. Elle est assez forte, en argent et en nombre. Elle est soutenue par tous ces inconscients qui sont aveuglés par des haines misérables parce qu'ils n'ont pas eu assez de succès dans leurs entreprises et que leurs "mérites" n'ont pas été dûment reconnus: c'est la faute au système.

Il y a aussi des inconscients qui agissent par pure ignorance ou bêtise: ce sont les pauvres d'esprit.

Il y a enfin la catégorie que j'appellerais des "faux-idéalistes": des gens de bonne foi, intelligents, humanitaires. Ils sont peut-être les plus dangereux, justement parce qu'ils ont ces qualités. Je vais reporter ici exactement, mot par mot, la conversation que j'ai eue hier avec une dame américaine qui appartient à cette catégorie:

ELLE: Il me semble que nous finirons par entrer dans la guerre: on commence par envoyer des armements, et on finira par envoyer des soldats.

MOI: Il se peut bien, malheureusement. Mais j'espère encore que les armes que nous enverrons à la Grande-Bretagne suffiront pour assurer sa victoire.

ELLE: Même si cela était possible, est-il sage de notre part d'envoyer des instruments pour augmenter les morts et les blessés, et toutes les misères qui sont inséparables d'une guerre prolongée?

MOI: Certes tout cela est horrible, mais si nous ne faisons pas cela, c'est l'Allemagne qui va gagner la guerre, ce qui porterait à la perte de ce que nous avons construit de bon et de beau pendant des siècles.

ELLE: Mais la guerre ne détruit-elle pas tout ce qu'il y a de bon et de beau? puisque le résultat est le même, ne vaut-il pas mieux de sauver au moins des vies humaines?

MOI: Le résultat n'est pas le même, madame. Si l'Allemagne gagne, tout est perdu: il faudra des siècles pour organiser de nouveau une société décente, une vie raisonnable. C'est pour sauver quelque chose, elle sauvera au moins les idées, la confiance. On pourra, peut-être, reconstruire ce qui aura été détruit, vite qu'on ne croit, peut-être mieux...

ELLE: Mais on a dit la même chose pendant la dernière guerre: voyez le résultat.

MOI: J'en conviens, le résultat est décevant. Mais que faire? L'histoire est une suite d'erreurs, espérons qu'on ne va pas refaire les mêmes cette fois, l'expérience doit bien enseigner quelque chose.

ELLE: Il me semble que vous êtes un idéaliste. Ne croyez-vous pas que toutes les guerres sont des guerres économiques?

MOI: Vous avez l'exemple dans l'histoire de quantité de guerres qui n'étaient pas économiques: les guerres de religion ne l'étaient pas; d'autres fois c'était l'ambition d'un prince qui causait une guerre. Des raisons économiques y jouaient un rôle, peut-être; mais une foule d'autres facteurs s'y mêlaient...

ELLE: En tout cas la guerre actuelle a sans doute l'origine dans des intérêts économiques.

MOI: Et même si cela était vrai? Ce qui a été acquis par la guerre, d'un côté il y a des doctrines abominables, de l'autre des doctrines humaines, une certaine justice...

ELLE: Qu'appellez-vous "justice"? Croyez-vous que tout est parfait dans notre pays, qu'une démocratie est vraiment une démocratie?

MOI: Je suis bien loin de cette idée, il s'en faut pour que tout soit juste et parfait en Amérique. Mais essayons pour le moment de maintenir nos positions: l'exemple de l'Allemagne nous enseigne qu'on peut descendre à quelque chose de bien plus injuste et de plus imparfait, à quelque chose d'horrible.

ELLE: Qu'y a-t-il de plus horrible que la guerre? Je ne crois à aucune solution décente sortant d'une guerre. La lutte n'a jamais rien porté de bon.

MOI: Tout ce que nous avons de bon a été acquis par la lutte. Vous n'obtiendrez jamais rien sans lutter, il y aura toujours un parti du Bien et un parti du Mal: c'est une loi de l'univers.

ELLE: Mais la lutte n'est pas guerre. On ne lutte pas par des moyens moins barbares que la guerre.

MOI: Il ne suffit pas que vous soyez de cet avis: il faut que l'humanité entière y soit d'accord, ou du moins une très grande majorité, qui puisse aisément punir une petite minorité qui veuille la guerre. Tant qu'une partie importante de l'humanité choisit la guerre comme moyen de résoudre des différends, l'autre partie doit accepter ce moyen, ou bien céder et devenir l'esclave de la partie violente.

ELLE: S'il n'y a que ces deux solutions, il vaut mieux d'accepter l'esclavage.

MOI: Si vous avez cette idée, vous le méritez, sans doute. Heureusement que

tout le monde ne pense pas comme vous, ce qui a empêché que l'esclavage fût la règle de l'humanité depuis longtemps.

ELLE: Nous avons déjà une espèce d'esclavage partout, même si on l'appelle différemment. Croyez-vous que nous ayons ici la liberté absolue?

MOI: Non, je ne le crois pas, rien n'est absolu. Mais on pourra s'en rapprocher peu à peu; pour le moment, nous pourrions nous considérer heureux si nous sommes capables de résister sur les positions acquises. Le progrès de l'humanité est certainement très lent, mais le fait que nous ne pouvons pas atteindre tout de suite ce que nous voulons n'est pas une raison pour s'abandonner à la lutte et ainsi renoncer à faire un petit pas en avant et même abandonner ce que les générations précédentes ont accompli au prix de luttes et d'efforts considérables.

Et d'ailleurs, puisque je crois au progrès, quelque lent qu'il soit, je suis sûr que peu à peu l'humanité, en s'éloignant du barbarisme, renoncera aux guerres et saura résoudre ses questions d'une façon plus civilisée. Je n'ose pas dire que j'espère que la guerre, actuelle sera la dernière, car on l'a dit trop de fois...

ELLE: Mais pour le moment vous acceptez les faits et vous n'avez pas horreur d'envoyer des armes pour tuer de jeunes garçons allemands, dont plusieurs sans doute détestent la guerre autant que nous, et vous approuvez probablement le blocus anglais qui affame de petits enfants qui se développent mal et qui seront faibles pendant tout leur vie.

MOI: Si on ne tue pas les jeunes garçons allemands, c'est eux qui tuent. Je conviens que plusieurs d'eux détestent la guerre, mais ce qui importe c'est ce qu'ils font, non pas ce qu'ils pensent. Si un pauvre diable est payé pour tuer, je suis obligé de le tuer à mon tour si je veux sauver ma vie. La même chose vaut pour les petits enfants. Je les plains, mais je ne veux pas plaindre toute l'humanité pendant des siècles.

ELLE: Oh, vous devenez pathétique maintenant. Peut-être ce ne serait pas si horrible que cela. En tout cas, même en admettant que vous ayez raison, je ne veux pas renoncer à mon idéal de paix: si je pensais comme vous, j'estimerais qu'il vaut mieux mourir que de vivre.

MOI: C'est que vous n'avez jamais accepté la vie telle qu'elle est.

ELLE: Je vois simplement les choses d'un autre point de vue, c'est tout. Et je crois que mon point de vue est plus humain et plus juste que le vôtre.

\*\*\*

Voilà ce que nous avons dit. Il y a une quantité de gens qui raisonnent comme cela: ils ne sont pas méprisables, car ils sont honnêtes; et ils sont aussi intelligents: une intelligence un peu spéciale, si l'on veut, mais on ne peut pas nier qu'ils puissent raisonner à leur façon. Et ils ont pris, à cause de cela, sur les esprits faibles.

Cette dame, par exemple, fait de l'enseignement. C'est décourageant. C'est dur: on voit les obstacles de tous les côtés.

Mais c'est la vie, la lutte n'est que plus formidable, et il ne faut pas lâcher pied.

Si les efforts et le sang de ceux qui luttent donnent des fruits, tout le monde en profitera: aussi les "renociaux" d'aujourd'hui, aussi ceux qui ont défendu et défendent la barbarie. Ce n'est pas juste, peut-être, mais c'est nécessaire, si l'on croit au progrès.

M. MAESTRO

# Ne lésinons...

Suite de la première page

chefs, quels qu'ils soient. Tant que les conditions seront telles, il est impossible à quiconque de donner toute sa mesure.

Il est hautement désirable que l'on donne à ceux qui sont en charge de notre propagande toute l'autorité, tous les pouvoirs qui leur permettent ensuite d'assumer entièrement toutes leurs responsabilités, sans pouvoir s'y dérober.

On pourra alors accuser qui le méritera, sans crainte d'injustice, si le service d'information ne donne pas les résultats auxquels nous sommes en droit de nous attendre.

Mais qu'on se souvienne qu'il est des attitudes qu'aucune pénurie ne saurait expliquer ni excuser. La lâcheté et la méfiance à l'égard de la démocratie sont de celles-là.

Emile-Charles HAMEL



Avez-vous essayé une Black Horse ces jours-ci?  
— elle est douce et MOELLEUSE!

Faites comme les Canadiens qui s'y connaissent: choisissez la Black Horse — la meilleure bière du Canada! Douce et moelleuse, pétillante et délicieuse. La Black Horse est aujourd'hui meilleure que jamais. Commandez-en une caisse de votre épicer aujourd'hui même!  
LA BRASSERIE DAWES BLACK HORSE, MONTRÉAL



LA MEILLEURE BIÈRE DU CANADA

Dans le monde des arts des lettres et des idées

Le Livre Américain

Médecin pour le Peuple.

A Doctor for the People

par Michael E. Shadid, M. D. (1)

Le problème des soins médicaux pour la masse des populations est un des plus urgents qui intéressent le bien public et le vrai progrès social.

de conseils pratiques pour éviter la maladie. Peut-on concevoir un bienfait de plus haute valeur sociale et de plus immense portée?

Ces stationnaires, par bonheur, trouvent devant eux la masse des esprits progressifs, qui applaudissent à toute montée morale ou sociale, et n'entendent pas faire du passé une pierre d'achoppement à l'avenir.

Les médecins d'une localité, ou lieu de s'épuiser en compétitions personnelles, se forment en société, fondent un hôpital, une clinique, et recueillent des souscriptions annuelles en échange d'une garantie anticipée de leurs services.

Supposons maintenant qu'on devise un système par lequel les secours de la médecine avancée seraient mis à portée de tout le monde, localement et financièrement;

patients, l'accès aux hôpitaux publics; retarder par de longs procès les fondations nouvelles; faire pression sur les gouvernements pour obtenir des lois hostiles.

- (1) The Vanguard Press, New York, \$2,50; et The Copp Clark Co. Ltd., 517 ouest, rue Wellington, Toronto.



\$1.00 envoi 300

cigarettes SWEET CAPORAL ou WINCHESTER, ou \$1.00 envoi 300

\$2.50 envoient 1,000 cigarettes à un soldat ou à une unité.

Envoyez votre remise avec le numéro, le rang, le nom ainsi que l'unité dont le soldat fait partie, outre-mer, à SWEET CAPS, B.P. 6500, Montréal, P.Q.

Histoire d'un pauvre richard

Il avait à peine cinquante ans. Et déjà sa démarche était celle d'un vieillard. Au printemps de sa vie, il s'était dit que rien ne comptait dans l'existence d'un homme, excepté les dollars et les cents.

Mais, à en finir pendant trente ans après la Fortune, on comprend que notre homme se soit senti hors d'haleine pour entreprendre la course aux japons.

Sa première déconvenue le ramena chez lui... mais, physiquement, non malade. Je crois bien aussi qu'il avait un peu de chagrin.

Du dehors, il entendit les pas pressés des foules. Les cris joyeux d'enfants. Un passant et repoussant devant la demeure d'un oura solitaire.

Les printemps qui allèrent le coeur, il ne les avait pas connus. Et c'est à cinquante ans qu'il se rendait compte!

Le rôle de Wyn Stratford comme il le fait. Qu'il a Jimmy Craig, après avoir frappé à la porte des studios durant deux années pour montrer son habileté, il sauta immédiatement au premier rang.

"L'Homme du Niger", en 3e semaine (au CINEMA DE PARIS).

Madeline Carroll, Fred MacMurray, Sterling Hayden, sont les principaux acteurs de ce film, qui est un chef-d'oeuvre de ce genre.

"Virginia" (au CAPITOL).

Madeline Carroll, Fred MacMurray, Sterling Hayden, sont les principaux acteurs de ce film, qui est un chef-d'oeuvre de ce genre.

"Duley" (au PRINCESS).

Le pétilant Ann Southern laisse son rôle caractéristique de Maisie pour celui de l'épouse de l'homme riche.

Le rôle de Wyn Stratford comme il le fait. Qu'il a Jimmy Craig, après avoir frappé à la porte des studios durant deux années pour montrer son habileté, il sauta immédiatement au premier rang.

"L'Homme du Niger", en 3e semaine (au CINEMA DE PARIS).

Madeline Carroll, Fred MacMurray, Sterling Hayden, sont les principaux acteurs de ce film, qui est un chef-d'oeuvre de ce genre.

"Virginia" (au CAPITOL).

Madeline Carroll, Fred MacMurray, Sterling Hayden, sont les principaux acteurs de ce film, qui est un chef-d'oeuvre de ce genre.

"Duley" (au PRINCESS).

Le rôle de Wyn Stratford comme il le fait. Qu'il a Jimmy Craig, après avoir frappé à la porte des studios durant deux années pour montrer son habileté, il sauta immédiatement au premier rang.

Le rôle de Wyn Stratford comme il le fait. Qu'il a Jimmy Craig, après avoir frappé à la porte des studios durant deux années pour montrer son habileté, il sauta immédiatement au premier rang.

Louis DANTIN

JAMES JOYCE

A Zurich, âgé de 58 ans, loin de son pays est mort il y a quelques semaines James Joyce, un des romanciers le plus discuté de son temps.

The eyes that mock me sign the way Where I pass at eve of day,

Grey way whose violet signals are The trusting and the twinkling star.

Ah star of evil! star of pain! Highhearted youth comes not again

Nor old heart's wisdom yet to know The signs that mock me as I go.

Ne à Dublin en 1882 Joyce commence à affirmer sa vocation littéraire avec un roman autobiographique de sa vie de collège.

Agé de 22 ans, pris de dégoût pour ce qu'il appelait la brumeuse civilisation anglo-saxonne, il s'exila, allant se fixer à Trieste, puis à Zurich où il commença son oeuvre maîtresse Ulysses.

Le livre d'une audacieuse franchise, écrit dans une langue savoureuse mais bizarre et quelquefois d'un réalisme excessif fut proscrit dès son apparition à Londres, Dublin et New York.

Ulysses Joyce s'attaque à une oeuvre d'envergure qui évoque Rabelais par l'ampleur de la conception, la substance de l'érudition et l'expérience magique sur le pouvoir des mots.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

Ulysses nous représente l'homme total, avec ses qualités, ses instincts, une intelligence souple et l'intuition d'un flair de pistes.

turent appréciés de l'élite et il y vécut jusqu'à la présente guerre dans cet atmosphère de solitude étrange qui s'était crée autour de lui, entouré d'amis et de disciples fidèles, partiellement aveugle... Un culte s'était élevé autour de son prestige et qui allait grandissant. La guerre a fait oublier tout cela.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

James Joyce ne s'est nullement formalisé de l'incompréhension et du froid accueil qu'il reçut des siens. Conscient de l'évolution constante de la littérature, il est allé de l'avant.

Charles DOYON

UN EFFORT PATRIOTIQUE

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

Il semble, si l'on en juge par les plus récentes indications, que l'industrie coope plus pleinement, et par tous les moyens à sa disposition, à l'achat des Timbres et des Certificats d'Épargne de Guerre.

PAYSANA de février

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

PAYSANA de février apporte en première page des pensées de méditation sérieuse: "Rien que cela" de Ilina Lanier.

Quand vous êtes à TORONTO

Descendez à HOTEL ST. RÉGIS 392, RUE SHERBOURNE

AVIS EST DONNE que Muriel Mary Murphy Carvey de Montréal, Québec, épouse de Roderick Patrick Carvey, demeurant à 1241 rue Ste-Famille, épouse en communaria de biens de JOHN PATRICK MESSITT, mouleur, de la Cité et District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente session, pour un Bill de Divorce.

AVIS EST DONNE que Muriel Mary Murphy Carvey de Montréal, Québec, épouse de Roderick Patrick Carvey, demeurant à 1241 rue Ste-Famille, épouse en communaria de biens de JOHN PATRICK MESSITT, mouleur, de la Cité et District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente session, pour un Bill de Divorce.

AVIS EST DONNE que Muriel Mary Murphy Carvey de Montréal, Québec, épouse de Roderick Patrick Carvey, demeurant à 1241 rue Ste-Famille, épouse en communaria de biens de JOHN PATRICK MESSITT, mouleur, de la Cité et District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente session, pour un Bill de Divorce.

AVIS EST DONNE que Muriel Mary Murphy Carvey de Montréal, Québec, épouse de Roderick Patrick Carvey, demeurant à 1241 rue Ste-Famille, épouse en communaria de biens de JOHN PATRICK MESSITT, mouleur, de la Cité et District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente session, pour un Bill de Divorce.

AVIS EST DONNE que Muriel Mary Murphy Carvey de Montréal, Québec, épouse de Roderick Patrick Carvey, demeurant à 1241 rue Ste-Famille, épouse en communaria de biens de JOHN PATRICK MESSITT, mouleur, de la Cité et District de Montréal, s'adressera au Parlement du Canada à sa présente session, pour un Bill de Divorce.

# Nous ne sommes ni Français ni Latins

## L'Etat aussi doit se serrer la ceinture

L'heure est aux sacrifices. Cette recommandation s'adresse non seulement aux individus, mais aux gouvernements. Nous comprenons parfaitement que chaque citoyen doive se priver de certaines choses qu'il aime, afin de pouvoir contribuer à notre effort de guerre, c'est-à-dire, à la cause de la liberté. Les uns risquent leur vie ou donnent leur sang; nos soldats, nos marins, nos aviateurs, tous ceux qui, sur terre, sur mer ou dans les airs, font, de leur corps, une barrière contre l'ennemi commun. Les autres, ceux qui, comme nous, ont d'autres tâches à accomplir, doivent sacrifier certaines satisfactions, afin de conserver, derrière les armées, les forces nécessaires au maintien de la résistance. On ne leur demande pas de courir à la première ligne du danger, mais de fournir à ceux qui se battent les vivres, les munitions, les canons, les avions, les navires, le génie technique. Cela se résume en un mot: l'impôt. Il faut énormément d'argent pour subvenir à tant de besoins, et comme l'argent se trouve justement réparti parmi les millions d'individus qui travaillent, on sait par là qui doit soutenir financièrement la guerre: c'est vous, c'est moi, c'est tous et chacun de nous.

Le succès grandissant de la vente des certificats d'épargne de guerre, qui permet à chacun, même le plus humble, de contribuer à la continuation de la lutte jusqu'à la victoire, nous démontre que tous les citoyens sont disposés à se priver d'une foule de choses, pour assurer la réussite de la seule entreprise qui compte vraiment pour tout homme de cœur: la suprême bataille du droit, de la justice et de l'honneur, contre la force brutale, le gangsterisme, la tyrannie. Quel est le Canadien qui ne comprend pas, aujourd'hui, cette vérité essentielle? Ce serait le comble de l'horreur et de l'aveuglement que de ne pas le comprendre. C'est pourquoi le peuple entier a su répondre aussi généralement à l'appel du gouvernement.

Par contre, l'économie collective est aussi nécessaire et urgente, sinon plus, que l'économie individuelle. Les chefs fédéraux s'en rendent compte, puisqu'ils nous annoncent, dans leurs prévisions budgétaires de 1941-42, une diminution de \$18,000,000 dans les dépenses. Le public appréciera cette manifestation de bon sens et de sagesse. Toutefois, on aurait espéré d'autres sacrifices. Puisque l'on a résolu d'abandonner le paiement des allocations fédérales de chômage aux provinces, dont la somme était, je crois, de plus de \$25,000,000, et que, pour une fois, les recettes du Chemin de fer National permettront à ce réseau de joindre les deux bouts — ce qui aura pour effet de soulager le Dominion d'un déboursé d'environ \$50,000,000, on aurait été porté à croire que le chiffre de la diminution fut de plus de \$70,000,000.

Cependant, je ne saurais ici formuler aucune critique à l'adresse du gouvernement. Je fais simplement une réflexion qui vient naturellement à l'esprit, au cours d'une lecture rapide du budget. Je suis persuadé au contraire qu'Ottawa a fait tout son possible pour se borner au strict nécessaire dans les dépenses ordinaires, afin que les contribuables canadiens puissent diriger tout leur effort vers le but principal: la guerre. Nul doute que les anomalies apparentes du premier rapport budgétaire seront expliquées ces jours prochains.

Je profite de l'occasion pour attirer l'attention sur les dépenses des autres administrations publiques du pays: celles des provinces et celles des municipalités. Il faut à tout prix qu'elles se bornent à l'essentiel, sinon, le jour n'est pas loin où la source de leurs revenus sera complètement tarie. Qu'elles se souviennent que la poule aux œufs d'or, de constitution délicate en temps de paix, est encore beaucoup plus fragile en temps de guerre. Les contribuables ne refuseront rien au fédéral, pour défendre

leurs libertés, leurs institutions, leurs traditions. Pour cette cause, ils donneront même leur chemise. Mais quand ils se seront ainsi dépouillés, ils ne seront sûrement pas disposés à faire davantage pour les provinces ou les municipalités.

En d'autres termes, les dépenses ordinaires de ces dernières doivent être sensiblement diminuées. Si elles ne le sont pas, tant pis pour elles! Elles courent à de cruels déboires. On peut se passer à la rigueur — du moins temporairement — de bouts de rues, de certains chemins, de certains édifices, de certaines commodités publiques. On fera comprendre aisément au citoyen ordinaire, qui aurait à se plaindre, qu'il n'est pas seul à subir la dureté des temps et que le petit soldat, vivant loin des siens, logé dans une caserne, exposé aux bombes de l'ennemi, est tout de même aussi à plaindre que ce monsieur difficile.

Je puis donner ici un exemple entre maints autres: l'impôt sur le revenu. Il est inconcevable que, pour le temps de guerre, une municipalité comme Montréal, taxe le revenu des contribuables, déjà profondément rongé par le fédéral et le provincial. Je viens de lire le budget de notre métropole. Il est fait avec une légèreté qui nous décourage. Pourquoi maintenir cet impôt? C'est la chose la plus illogique que l'on puisse concevoir. On nous parle de la création de nouveaux services municipaux. C'est bien le temps d'en agir ainsi! Au lieu de supprimer quelque chose, on ajoute. Et dire que déjà chaque contribuable est forcé de se saigner à blanc pour subvenir au salut de la patrie! On ne songe pas une seconde que tout ce qui sera enlevé à l'effort principal du pays risque de compromettre notre propre existence nationale.

Or, sachez-le, pauvres financiers! nous, citoyens désireux de délivrer notre pays du cauchemar qui l'étreint, nous sommes résignés à nous passer d'une foule de commodités municipales. Nous sommes préparés à vous abouder, si vous nous retirez, pour un temps, tous vos services non essentiels, pourvu que, par là, nous puissions gagner la guerre. Est-ce assez clair?

Et si vous ne pouvez pas entendre cette voix de la raison et de la décence, eh bien, vous êtes responsables d'une faute très grave: l'affaiblissement de nos forces combattives et peut-être l'acheminement vers la servitude.

Nous n'aurons d'ailleurs pas le choix. L'avertissement que donnait hier au peuple canadien M. Isley, ministre fédéral des Finances, devrait suffire à nous éclairer. Il a déclaré que le Canada devait faire face, cette année, à une dépense d'au moins \$2,700,000,000, pour la guerre, pour les services fédéraux, pour les provinces et pour les municipalités. Ce chiffre forme déjà la moitié environ du revenu total du pays au travail, soit \$5,300,000,000. Voilà tout ce que peut produire une petite nation de 12,000,000 d'habitants. La moitié de ceux-ci ont à peine de quoi vivre. Donc, tout l'effort de cette période portera sur l'autre moitié.

Ce bref exposé de la situation parle plus éloquemment que n'importe quel discours. Nous sommes en présence d'une réalité et non pas d'un rêve. Il serait insensé de ne pas en tenir compte.

Paul RIVERIN

### Un concert tchécoslovaque

Sous le haut patronage de Son Altesse Royale la Princesse Alice, un concert de musique tchécoslovaque sera donné mardi, le 25 février à 8.30 à l'Hôtel Ritz-Carlton, avec les concours des artistes suivants: Le Quatuor à cordes Jean-Lallemand, M. F. Stein, virtuose du piano, M. W. Schmolka, baryton. Le bénéfice de ce concert sera versé à la Croix Rouge tchécoslovaque à Londres. (Communiqué)

## Aussi longtemps que nous imiterons les maîtres, nous n'arriverons à rien de vraiment fort et original

Au point de vue de l'éducation, surtout en matière de littérature et d'art, nous ne tenons peut-être pas assez compte des différences considérables qui séparent aujourd'hui les Français des Canadiens de langue française. Il serait peut-être utile de savoir aussi que nous ne sommes nullement des Latins. Au reste, la France elle-même n'est pas, à proprement parler, une nation latine.

A ce sujet, on me permettra de répéter ici ce que j'écrivais dans le *Canada de Montréal* — alors que ce journal, devenu, depuis, réactionnaire et conventionnel, était libéral —, le 26 février 1935:

"En architecture, le passé disparaît même dans notre vieille capitale, qui se maquille pour se rajeunir. 'Si j'étais Québécois, dit M. Groulx, voici ce que j'oserais dire: Fermons les yeux quelques minutes, au vieux paysage historique toujours émouvant, pour observer le visage actuel de la capitale, l'aspect et le langage du commerce, l'allure, la physiognomie des édifices en train de conquérir le panorama; et qui oserait dire que dans l'antique boulevard de l'esprit français nous assistons, en ce moment, à une avance manifeste et résolue de l'idée française?' En réalité, presque toute l'architecture de la ville nouvelle est imitée ou singée d'après des plans en série, tandis que, dans la ville ancienne, il ne reste guère de caractéristique que l'étrétesse des rues et une demi-douzaine de maisons typiques que l'on finira par démolir pour les remplacer par des boîtes de conserves.

"Dans toute la Province, à mesure que disparaissent les vieilles structures de style français, se manifeste l'impuissance des nôtres à se créer un style bien à eux. Les églises, les édifices publics, les écoles, les maisons d'habitation, les bungalows sont généralement des répliques de catalogues. On ne tient compte ni du milieu, ni du climat, ni de la nature, ni de l'histoire. On s'en tient à la mode du voisin. On ne trouve guère d'architecture canadienne qu'au fond de la forêt, où de frustes ouvriers ont bâti leurs camps de bois rond.

"En art, la même manie se manifeste. La plupart de nos musiciens se contentent de pasticher les oeuvres étrangères. Là-dessus, il faut lire dans la *Petite Revue* l'opinion de mon ami Alfred Laliberté, qui gémit du snobisme de nos critiques musicaux et d'autres 'musiqueux' qui trouveraient le moyen de préférer des chateaux de café-concert au divin Beethoven, ou qui se mettront à la remorque de n'importe quelle influence moderne, pourvu que le courant de la foule et l'engouement des profanes soient de ce côté. On ne distingue pas les vessies des lanternes. Il suffit d'écouter certains programmes de la Radio-Etat pour se rendre compte de la sottise de certains directeurs de ce service fédéral dans le choix des artistes, des interprètes et des conférenciers. C'est la grande pitié.

"En poésie, nous n'avons cessé de produire, depuis 1850, des sous-Hugo, des sous-Musset, des sous-Leconte de Lisle, des sous-Hérédia, des sous-Noailles, des sous-Verlaine, mais nous n'avons produit que deux ou trois Canadiens, et encore. L'imitation s'est glissée dans presque tous nos poèmes, en un amas de vers grouillants. La critique y a sa large part de responsabilité, parce que c'est elle qui se croit obligée, dans chacune de ses appréciations, de mettre le produit canadien sous la toise d'une école française. Elle n'a enseigné à personne de faire école. Or, pour être quelqu'un, en poésie, il faut faire école et n'être d'aucune.

"Dans les autres domaines littéraires, je déplore tous les jours que l'on s'obstine à être Français sans être Canadien-Français. Nous avons nos petits Georges Ohnet, nos petits Hémon, nos petits n'importe quoi. Nous avons toutes les miniatures des Français modernes et contemporains, mais nous ne nous sommes jamais trouvés nous-mêmes. Nous sommes des reflets.

"Il y a quelques jours à peine, un jeune homme de bonne volonté me présenta le manuscrit d'un roman qu'il veut publier. Il m'avoua candidement qu'il s'était inspiré de M. Henri Béraud. 'Mon style, disait-il modestement, ressemble au sien à s'y méprendre. L'éditeur l'a beaucoup aimé'. Pauvre jeune homme, pauvre éditeur!

"Aucune littérature ne sera possible chez nous aussi longtemps que nous resterons liés à des influences étrangères. Certes c'est un bienfait pour nous que le livre français soit dans toutes nos librairies ou dans toutes nos bibliothèques publiques ou privées. Au point de vue de la conservation et du perfectionnement de notre langue, ce contact avec le foyer même du français est non seulement utile, mais nécessaire. Je trouve chimérique toute idée de créer une nouvelle langue qu'on appellerait la langue canadienne. Par contre, cette affluence de littérature française présente de très graves inconvénients: elle nous impose un style, des manières de penser, de sentir et de voir

qui ne cadrent pas avec notre esprit, notre nature, notre histoire. Sans cesse la vision de nos écrivains se brouille sous l'invasion intellectuelle d'une patrie dont nous sommes nettement et définitivement séparés.

"Je souris toujours quand on vient proclamer dans la littérature jean-baptiste que nous sommes des Latins, voire des Gaulois. Non seulement nous sommes Normands aux trois quarts, mais nous avons dans le corps et dans l'âme trois siècles de vie nordique au bord du Saint-Laurent, à l'ombre des Laurentides. Trois cents hivers de sept mois nous ont traversé le sang. Nous avons nos paysages, notre flore, notre faune, notre climat, tous ces mille et un éléments géographiques qui modifient nécessairement la personne humaine tant au physique qu'au moral et qui font que nous sommes probablement bien plus près de la pensée ou du sentiment scandinave ou russe que ceux du Latin, plus vif, plus chaud, plus clair, plus expansif, plus léger, moins profond et peut-être trop raisonnable. Notre âme, notre esprit, diffèrent donc forcément de l'âme et de l'esprit de la France, mais celle-ci nous noie de ses clartés, de ses reflets. On dirait une trop forte lumière frappant sur un miroir où elle éclaterait tellement que nous ne pourrions nous y contempler. Et nous vivons de ce reflet.

"Je ne sais si je m'explique bien; mais on comprendra moins confusément ces choses, plus tard, quand un génie puissant, — il n'en paraît malheureusement qu'un ou deux par siècle — aura compris et senti toute notre nature, toutes nos caractéristiques, tout ce qui flamboie sur notre terre, tout ce qui bout dans nos coeurs, et nous a ura exprimé ce monde de beauté en une oeuvre d'art imprévisible. A partir de ce moment-là nous reconnaitrons notre personnalité et constaterons jusqu'à quel point nous ne sommes plus des Français.

"Nous ne sommes plus des Français! Il y eut un jour où j'aurais souffert de l'entendre dire. Je suis bien résigné maintenant à être simplement un Canadien parlant français. Cela me suffit. J'en éprouve même une certaine fierté, malgré l'infériorité temporaire et relative d'un peuple encore teinté de colonialisme. Certes, j'aime intensément la France qui m'a nourri de sa pensée, de sa clarté, de son art, de sa littérature et de son histoire; je sais que nous aurons longtemps besoin d'elle et que nous ne saurions rompre nos relations intellectuelles avec elle sans risquer d'en mourir. Mais je me rends bien compte que mes réactions devant les événements ne sont pas les réactions d'un Français. Les traits communs qui existent entre nous sont des traits humains, qui sont universels comme l'humanité elle-même. Tout ce qu'il y a en nous d'accidentel, tout ce qui tient de la nature environnante, de la géographie, du climat, de l'éducation, du milieu social, des traditions et des croyances, diffère. C'est sans doute à cause de ces différences que les Canadiens auraient tort de se mettre, au point de vue littéraire et artistique, à la remorque de la France. Une telle singerie ne les conduira jamais à rien. Les sources d'inspiration canadienne sont assez riches: qu'ils sachent y puiser largement.

Voilà ce que j'écrivais en 1935. Mais cette étude n'est pas complète. Je dois ajouter que les caractéristiques nationales ne suffisent pas à former une littérature, si, au fond, il n'y a pas cette profondeur de pensée, cette richesse de sentiment, cet ordre magnifique des facultés supérieures, qui sont communs à tous les arts, dans tous les pays et à toutes les époques de l'histoire, et grâce auxquels tous les grands esprits du monde se rencontrent dans une même fraternité. J.-Ch. H.

### La Société des Traducteurs de Montréal

Le prochain dîner-causerie de la Société des Traducteurs de Montréal, aura lieu mardi 25 février, à 6 h. 15 p.m., à la salle à manger de la gare Windsor. Le conférencier sera Monsieur Henri Gonthier qui a choisi pour sujet: "Le Canadien français n'a pas à emprunter aucune culture étrangère". Pour renseignements et réservations, appeler la secrétaire: Mlle Yvonne Rialland, L.A. 4503. (Communiqué)

**LE JOUR**

LE JOUR est édité par la compagnie du Jour Limitée, 180 est, rue Sainte-Catherine, (suite 44), Montréal, tél. \*Plateau 8471, Jean-Charles Harvey, directeur. Imprimé par la Cie de Publication "La Patrie", Limitée, Montréal.

ABONNEMENT  
Canada, Angleterre:  
Un an, \$2.50; six mois, \$1.50  
Montréal et à l'étranger:  
Un an, \$3.00; six mois, \$2.00

**Gin MELCHERS**  
CROIX D'OR  
LA BOISSON LA PLUS SAINTE  
PLUS FORTI PLUS SAUVAGE  
Produits de Melchers Distilleries Limited, Montréal et Berthierville

### Courrier de New York

#### Visite à l'atelier de Fernand Léger

Je trouve M. Léger, Prospect Place, dans un quartier d'artistes tout à fait amusant. Des deux côtés du petit parc, des maisons à trois étages, construites en moellons, du style colonial. A un bout, des escaliers qui mènent au fleuve, à l'autre, le train élevé.

Je monte au premier du numéro 328, où le grand peintre abstrait m'accueille en tenue de travail: des pantoufles, une chemise en flanelle bleue à carreaux gris genre lumberjack, une casquette sur la tête.

Il me fait entrer dans l'atelier qu'il partage avec le photographe suisse Matter. C'est une grande pièce haute, blanche à la chaux, éblouissante de clarté même par ce jour sombre. L'œil est tout de suite attiré par les gouaches qui couvrent les murs. On en remarque une surtout, dont il y a plusieurs versions numérotées, qui représente deux femmes avec un oiseau au bec crochu qui me rappelle un peu l'oiseau de nos totems. C'est cependant un perroquet, le nouveau motif qui après les clefs et les pipes, vient d'attirer la fantaisie de M. Léger.

Je lui demande si toutes ces gouaches ont été faites depuis son arrivée en novembre.

"Oui, j'ai dû tout laisser là-bas. Je suis arrivé avec cinquante dollars dans ma poche et puis, voilà." Il indique les murs. "Je prépare une exposition pour le 15 mars chez Lévy. Une vingtaine de toiles." Il parle en courtes phrases incisives, vigoureuses comme sa peinture.

"Si l'atmosphère de New York est aussi favorable à la création que celle de Paris? Mais oui. La vie y est dure et féroce. Mais la vie moderne est dure et féroce. Moi, avec mon dynamisme, je m'y trouve bien. Autrefois vous aviez cinq événements dans une journée, maintenant nous en avons vingt. Nous subissons l'influence de tout ça."

Je voudrais savoir ce qu'il pense du surréalisme, dont on fait tant de cas à New York. "On avait l'impression à Paris que c'était un peu caduc, fin de siècle. C'est un courant qui continue en dessous tandis que nous" — il lève les bras à un autre niveau — "nous sommes là."

Continuer l'école qu'il dirigeait de puis quinze ans à Paris? Peut-être, il ne sait pas encore. Des conférences? Oui, il doit aller à Black Mountain et à Mills College pour deux mois.

Sur les chapeaux américains, il se montre éloquent. "A Paris, le chic passait inaperçu. Ici vous avez des chapeaux drôles, extravagants. J'aime ça. Tout ce que je demande aux Américains, c'est de ne pas devenir sages."

Nous sommes encore en train de rire lorsqu'un jeune homme représentant d'une maison de tapisseries, pour demander la maquette d'un tapis. On discute taille, couleurs, dessin — je sens d'interpréter car M. Léger sait très peu d'anglais — et à la fin, le jeune homme stipule: "Nous voudrions quelque chose de tout à fait remarquable."

C'est pour quand?

La fin de la semaine.

Et c'est aujourd'hui vendredi? C'est ça les Américains!

Mais déjà, s'y prêtant, une esquisse de tapis paraît sous sa main habile, avec les feuilles bien-aimées et une frange en dedans. Et l'on convient que lundi matin, il y aura un choix de six maquettes.

Je quitte M. Léger, frappée par l'activité prodigieuse de cet homme qui a déjà tant produit, qui a vécu, et qui vivra toujours "dans l'intensité de la vie."

Joan DANGELZER  
New York, 16 février.

### Prêtez à l'épargne de Guerre

# THE "SALADA"

## LES MOTS CROISÉS DU JOUR

par TITTLIT

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1														
2														
3														
4														
5														
6														
7														
8														
9														
10														
11														
12														
13														
14														
15														

- HORIZONTALEMENT**
- 1.—Pierre de touche — Comprimé qui passe de bouche en bouche.
  - 2.—Corps simple métallique — Coups de baguettes — Nom scientifique de l'océput.
  - 3.—Article simple — Organes locomoteurs des animaux aquatiques — Première note de la gamme ordinaire.
  - 4.—Du bruit domestiqué — Rhumacée, dont le fruit noir est employé en médecine et dans la teinture — Petite prairie.
  - 5.—Dauphin propre aux fleuves de l'Amérique du Sud — De la nature de la grasse — Mammifère carnivore, à pattes plantigrades.
  - 6.—Moyen de confiance du Crédit municipal.
  - 7.—En croix — Possédé — Synonyme de "H".
  - 8.—Petite croix — Troubles dans son fonctionnement.
  - 9.—Larges cuvettes de métal — Action de ruer — Charpenté du corps.
  - 10.—Enlève — Jolie — Symbole chimique du chlore.
  - 11.—Chef-lieu de canton (Basses-Alpes) — le conjugal — Vendue au rabais.
  - 12.—Rivière de l'Asie centrale — Nom du soleil, chez les Egyptiens — Chaume qui reste sur place après la moisson.
  - 13.—Inflammation des synoviales du poignet — Petite brosse en soie de porc —
- Article contracté (à la) —** identiques hollandais, né à Korkum.
- 14.—Ondulation permanente: premier agent matrimonial (reptile sans pieds) — Instrument métallique — "Linacé".
  - 15.—Royal — Se succèdent avec plus ou moins de régularité.
- VERTICALEMENT**
- 1.—Pâtisserie qui tombe du ciel — Historien grec et médecin d'Arraxarès Médon.
  - 2.—Une simple ficelle pour beaucoup — Petit russe — Soutirer.
  - 3.—Ancienne ville de Chaldée — Italie qui reconstruit la comédie italienne en 1716 à l'hôtel de Bourgogne — Ile de l'Atlantique.
  - 4.—Agent politique de Louis XV — Temps de la conjugaison grecque indique une action passée — Ville de Belgique (prov. de Liège).
  - 5.—Ministre de la religion musulmane — Pluriel de "notre" — Langue de la mort chez les musulmans.
  - 6.—Navire qui n'a pas sa charge comptée — Dire qu'une chose n'existe pas — Rivière de France.
  - 7.—Prison où l'on enferme, à Rome, les esclaves et les condamnés — Lettre grecque.
  - 8.—Un lâche qui refuse toute répartition.
  - 9.—Brameras, criées, en parlant au cerf — Ville des Pays-Bas — Sens du toucher.
  - 10.—De la Russie — Qui est resté seul.
  - 11.—Peintre français, né à Montpellier — Ville manufacturière d'Allemagne — Cette monnaie de cuivre — le conjugal.
  - 12.—Ville d'Autriche — pronom indéfini — Substance molle et grasse, enfermée dans l'intérieur des os.
  - 13.—En un air gai — Fillet à manche pour pêcher dans le sable — Terre à porcelaine.
  - 14.—Homme inféquentable à cause de ses façons tranchantes et caractère de l'éternité — Adjectif géométrique — Confère.
  - 15.—Greffes — Séparent des objets environnants.

**SOLUTION DU PROBLEME No 178**  
Paru dans le JOUR du 15 février 1941

J	O	C	K	E	Y	A	C	A	D	E	M	I	E
O	U	I	E	O	B	L	I	G	A	T	I	O	N
U	E	P	I	L	A	R	O	I	A	N	T		
R	E	L	I	R	E	F	E	R	M	E	I	R	
N	U	A	S	M	A	R	A	M	U	E			
A	R	M	O	N	I	C	A	A	B	S	M		
L	E	A	R	O	N	A	N	E	T	R	O	E	
D	E	L	E	G	A	T	I	O	N	U	T		
S	E	R	A	I	L	M	A	S	P	L	I	T	
A	R	I	D	E	S	A	L	A	O	U	T		
G	A	G	E	N	T	I	O	S	I	N	U		
E	T	A	M	E	N	C	O	R	N	E	S		
S	I	L	A	U	D	S	H	U	E	T	E	R	
S	I	L	A	I	N	I	A	L	E	R	S		
E	S	P	R	I	T	N	I	T	R	A	T	E	

GAGNANTE DU PRIX DE \$100  
Annette Fortier,  
Hôtel du Gouvernement,  
Chambre 381-A,  
Québec.

Y a-t-il une saveur?

**BRIGHT'S**  
"Saveur Suprême"

**VIN**  
RENFORCÉ  
BRANDY

**HERMITE**  
Type Porto ou Type Sherry

ACHETEZ DES CERTIFICATS D'ÉPARGNE DE GUERRE

26 oz. 50¢  
40 oz. 80¢

T. G. BRIGHT (QUÉBEC) LTD.